This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07586271 8

ANNEX

NKE
DeVille

t. V.

Relille
NKE

LES JARDINS,

OU

L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES;

POËME

EN QUATRE CHANTS.

A PARIS, chez LEVRAULT, freres, quai Malaquai,
A STRASBOURG, chez les mêmes,
A BASLE, chez DECKER,
A BERLIN, chez le même,
A LONDRES, chez DEBOFFE.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Chant Ier. Pag. 3.

La nature est à vous; et votre main féconde
Dispose, pour créer, des éléments du monde.

Moreau Del^t *Choffard Sculp^t*

LES JARDINS,

POËME

PAR JACQUES DELILLE,

NOUVELLE ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

À PARIS,

CHEZ LEVRAULT, FRERES, LIBRAIRES.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

AN IX. — 1801.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
591612
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1912 L

PRÉFACE.

PLUSIEURS personnes d'un grand mérite ont écrit en prose sur les jardins. L'auteur de ce poëme leur a emprunté quelques préceptes, et même quelques descriptions. Dans plusieurs endroits il a eu le bonheur de se rencontrer avec eux; car son poëme a été commencé avant que leurs ouvrages parussent. Il ne dissimulera pas que c'est avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impression cet ouvrage, trop attendu, et sur-tout trop loué. L'indulgence extrême de ceux qui l'ont entendu lui est un garant trop sûr de la rigueur de ceux qui le liront.

Ce poëme d'ailleurs a un très grand inconvénient, celui d'être un poëme didactique. Ce genre est nécessairement un peu froid, et doit le paroître encore davantage à une nation qui ne supporte

guere, comme on l'a souvent remarqué, que les vers composés pour le théâtre, et qui sont la peinture des passions ou des ridicules. Peu de personnes, je dirois même peu de gens de lettres, lisent les Géorgiques de Virgile; et tous ceux qui connoissent la langue latine savent par cœur le quatrieme livre de l'Énéide.

Dans le premier de ces deux poëmes le poëte paroît regretter que les bornes de son sujet ne lui permettent pas de chanter les jardins. Après avoir lutté long temps contre les détails un peu ingrats de la culture générale des champs, il semble desirer de se reposer sur des objets plus riants : mais resserré dans les limites de son sujet, il s'en est dédommagé par une esquisse rapide et charmante des jardins, et par ce touchant épisode d'un vieillard heureux dans son petit enclos cultivé par ses mains.

Ce que le poëte romain regrettoit de ne pouvoir faire, le P. Rapin l'a exécuté. Il a écrit, dans la langue et quelquefois dans le style de Virgile, un poëme en quatre chants sur les jardins, qui eut un grand succès dans un temps où on lisoit encore

les vers latins modernes. Son ouvrage n'est pas sans élégance; mais on y desireroit plus de précision, et des épisodes plus heureux.

Le plan de son poëme manque d'ailleurs d'intérêt et de variété. Un chant tout entier est consacré aux eaux, un aux arbres, un aux fleurs. On devine d'avance ce long catalogue, et cette énumération fastidieuse qui appartient plus à un botaniste qu'à un poëte; et cette marche méthodique, qui seroit un mérite dans un traité en prose, est un très grand défaut dans un ouvrage en vers, où l'esprit demande qu'on le mene par des routes un peu détournées, et qu'on lui présente des objets inattendus.

De plus il a chanté les jardins du genre régulier; et la monotonie attachée à la grande régularité a passé du sujet dans le poëme. L'imagination, naturellement amie de la liberté, tantôt se promene péniblement dans les dessins contournés d'un parterre, tantôt va expirer au bout d'une longue allée droite. Par-tout elle regrette la beauté un peu désordonnée, et la piquante irrégularité de la nature.

Enfin il n'a traité que la partie mécanique de l'art des jardins: il a entièrement oublié la partie la plus essentielle, celle qui cherche dans nos sensations, dans nos sentiments, la source des plaisirs que nous causent les scenes champêtres et les beautés de la nature perfectionnées par l'art. En un mot ses jardins sont ceux de l'architecte; les autres sont ceux du philosophe, du peintre, et du poëte.

Ce genre a beaucoup gagné depuis quelques années; et si c'est encore un effet de la mode il faut lui rendre grace. L'art des jardins, qu'on pourroit appeler le luxe de l'agriculture, me paroît un des amusements les plus convenables, je dirois presque les plus vertueux des personnes riches. Comme culture, il les ramene à l'innocence des occupations champêtres; comme décoration, il favorise sans danger ce goût de dépenses qui suit les grandes fortunes; enfin il a pour cette classe d'hommes le double avantage de tenir à la fois aux goûts de la ville et à ceux de la campagne.

Ce plaisir des particuliers s'est trouvé joint à l'utilité publique; il a fait aimer aux personnes

opulentes le séjour de leurs terres. L'argent qui auroit entretenu les artisans du luxe va nourrir les cultivateurs; et la richesse retourne à sa véritable source. De plus la culture s'est enrichie d'une foule de plantes ou d'arbres étrangers ajoutés aux productions de notre sol, et cela vaut bien tout le marbre que nos jardins ont perdu.

Heureux si ce poëme peut répandre encore davantage ces goûts simples et purs! car, comme l'auteur de ce poëme l'a dit ailleurs:

Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu.

Tel étoit l'avertissement mis à la tête des premieres éditions de cet ouvrage: l'auteur a cru devoir y ajouter ce qui suit.

Quelques littérateurs anglais ont pensé que j'avois pris l'idée et plusieurs détails de ce poëme dans celui qu'a composé sur le même sujet M. Mason, digne ami de M. Gray. C'est avec plaisir que je rends justice à quantité de beaux vers qui distinguent cet ouvrage; mais je déclare que long-temps avant d'avoir lu le poëme de M. Mason j'avois composé le mien, et l'avois récité dans plusieurs séances

publiques de l'académie française et du college royal auxquels j'avois l'honneur d'appartenir.

Cette nouvelle édition a été retardée par des obstacles imprévus dont le détail est inutile. La foiblesse de mes yeux et de mes moyens m'ayant empêché de visiter, comme je me l'étois promis, les plus beaux jardins d'Angleterre, je n'en ai cité qu'un petit nombre, célebres par leur beauté ou par les souvenirs qu'ils rappellent: tels sont Bleinheim, Stow, et le jardin de Pope, si heureux d'appartenir à un homme plein de goût, qui, en conservant religieusement la demeure et les jardins de ce grand poëte, rend à sa mémoire l'hommage à la fois le plus simple et le plus honorable. Les premiers monuments d'un écrivain fameux sont sa maison qu'il a bâtie, les jardins qu'il a plantés, la bibliotheque qu'il a formée: c'est là, si l'on croyoit encore aux ombres, qu'il faudroit chercher la sienne.

Je ne dois pas oublier d'avertir que ce poëme ayant été publié en 1782, cette époque, à laquelle se rapportent les morceaux les plus distingués de l'ouvrage, m'a imposé la loi de ne rien admettre

qui lui fût postérieur dans les additions que j'y ai faites. Ainsi, quand j'ai parlé des jardins d'Allemagne, tout ce que j'en ai dit a dû s'y rapporter. Je ne me suis permis que deux exceptions à cette unité d'époque, mais sans la blesser: elles se trouvent dans l'épisode des religieux de la Trappe, et dans quelques vers sur le charmant jardin de la Colline. Dans ces deux passages j'ai usé de ce privilege d'esprit prophétique qu'on attribuoit autrefois aux poëtes, et j'ai présenté les faits qu'ils rappellent, non comme avenus, mais comme pouvant arriver; et par là l'unité d'époque se trouve conservée autant qu'elle pouvoit l'être.

Je crois que c'est ici le lieu de rapporter la réponse que j'ai faite, dans la préface de l'Homme des Champs, à M. de M., qui a regardé comme peu intéressant le sujet du Poëme des Jardins. Cette allégation est tellement importante que je ne dois pas perdre l'occasion de reproduire les réflexions qu'elle a occasionnées. M. de M. veut-il dire que ce genre de poésie ne peut exciter ces secousses fortes et ces impressions profondes réservées à d'autres genres de poésie? je suis de son avis. Mais

n'y a-t-il que ce genre d'intérêt? Eh quoi! cet art charmant, le plus doux, le plus naturel, et le plus vertueux de tous, cet art que j'ai appelé ailleurs le luxe de l'agriculture, que les poëtes eux-mêmes ont peint comme le premier plaisir du premier homme, ce doux et brillant emploi de la richesse des saisons et de la fécondité de la terre, qui charme la solitude vertueuse, qui amuse la vieillesse détrompée, qui présente la campagne et les beautés agrestes avec des couleurs plus brillantes, des combinaisons plus heureuses, et change en tableaux enchanteurs les scènes de la nature sauvage et négligée, seroit sans intérêt! Milton, le Tasse, Homere, ne pensoient pas ainsi lorsque dans leurs poëmes immortels ils épuisoient sur ce sujet les trésors de leur imagination. Ces morceaux, lorsqu'on les lit, retrouvent ou réveillent dans nos cœurs le besoin des plaisirs simples et naturels. Virgile, dans ses Géorgiques, a fait d'un vieillard qui cultive au bord du Galese le plus modeste des jardins, un épisode charmant, qui ne manque jamais son effet sur les bons esprits, et les ames sensibles aux véritables beautés de l'art et de la nature.

Ajoutons qu'il y a dans tout ouvrage de poésie deux sortes d'intérêt, celui du sujet, et celui de la composition. C'est dans les poëmes du genre de celui que je donne au public que doit se trouver au plus haut degré l'intérêt de la composition. Là vous n'offrez au lecteur ni une action qui excite vivement la curiosité, ni des passions qui ébranlent fortement l'ame. Il faut donc suppléer cet intérêt par les détails les plus soignés, et par les agréments du style le plus brillant et le plus pur. C'est là qu'il faut que la justesse des idées, la vivacité du coloris, l'abondance des images, le charme de la variété, l'adresse des contrastes, une harmonie enchanteresse, une élégance soutenue, attachent et réveillent continuellement le lecteur; mais ce mérite demande l'organisation la plus heureuse, le goût le plus exquis, le travail le plus opiniâtre: aussi les chefs-d'œuvre en ce genre sont-ils rares. L'Europe compte deux cents bonnes tragédies: les Géorgiques et le poëme de Lucrece, chez les anciens, sont les seuls monuments du second genre; et tandis que les tragédies d'Ennius, de Pacuvius, la Médée même d'Ovide, ont péri, l'antiquité nous

a transmis ces deux poëmes; et il semble que le génie de Rome ait encore veillé sur sa gloire en nous conservant ces chefs-d'œuvre. Parmi les modernes, nous ne connoissons guere que les deux Poëmes des Saisons, anglais et français, l'Art poétique de Boileau, et l'admirable Essai sur l'Homme, de Pope, qui aient obtenu et conservé une place distinguée parmi les ouvrages de ce genre de poésie.

Un auteur justement célebre, dans une épître imprimée long-temps après des lectures publiques de quelques parties de cet ouvrage, a paru vouloir déprécier ce genre de composition : il nous apprend que le sauvage lui-même chante sa maîtresse, ses montagnes, son lac, ses forêts, sa pêche, et sa chasse. Quel rapport, bon dieu! entre la chanson informe de ce sauvage, et le talent de l'homme qui sait voir les beautés de la nature avec l'œil exercé de l'observateur, et les rendre avec la palette de l'imagination; les peindre, tantôt avec les couleurs les plus riches, tantôt avec les nuances les plus fines; saisir cette correspondance secrete, mais éternelle, qui existe entre la nature physique et la nature morale, entre les sensations de l'homme et

les ouvrages d'un Dieu; quelquefois sortir heureusement de son sujet par des épisodes qui s'élevent jusqu'à l'intérêt de la tragédie, ou jusqu'à la majesté de l'épopée! C'est ici le lieu de répondre à quelques critiques, au moins rigoureuses, qu'on a faites du poëme des Jardins. Peut-être est-il permis, après quinze ans de silence, de chercher à détruire l'impression fâcheuse que ces critiques ont pu faire.

Les uns lui ont reproché le défaut de plan. Tout homme de goût sent d'abord qu'il étoit impossible de présenter un plan parfaitement régulier en traçant des jardins dont l'irrégularité pittoresque et le savant désordre font un des premiers charmes. Lorsque Rapin a écrit un poëme latin sur les jardins réguliers, il lui a été facile de présenter dans les quatre chants qui le composent, 1° les fleurs, 2° les vergers, 3° les eaux, 4° les forêts. Il n'y a à cela aucun mérite, parcequ'il n'y a aucune difficulté. Mais dans les jardins pittoresques et libres, où tous ces objets sont souvent mêlés ensemble, où il a fallu remonter aux causes philosophiques du plaisir qu'excite en nous la vue de la nature

embellie et non pas tourmentée par l'art, ou il a fallu exclure les alignements, les distributions symmétriques, les beautés compassées, un autre plan étoit nécessaire. L'auteur a donc montré dans le premier chant l'art d'emprunter à la nature et d'employer heureusement les riches matériaux de la décoration pittoresque des jardins irréguliers, de changer les paysages en tableaux; avec quel soin il faut choisir l'emplacement et le site, profiter de ses avantages, corriger ses inconvénients; ce qui dans la nature se prête ou résiste à l'imitation; enfin la distinction des différents genres de jardins et de paysages, des jardins libres et des jardins réguliers. Après ces leçons générales viennent les différentes parties de la composition pittoresque des jardins: ainsi le second chant a tout entier pour objet les plantations, la partie la plus importante du paysage, et la beauté des perspectives et des vues étrangeres qui dépendent de l'artifice des plantations. Le troisieme renferme des objets dont chacun n'auroit pu remplir un chant sans tomber dans la stérilité et la monotonie; tels sont les gazons, les fleurs, les rochers, et les eaux.

Le quatrieme chant enfin contient la distribution des différentes scenes majestueuses ou touchantes, voluptueuses ou séveres, mélancoliques ou riantes, l'artifice avec lequel doivent être tracés les sentiers qui y conduisent, enfin ce que les autres arts, et particulièrement l'agriculture et la sculpture peuvent ajouter à l'art des paysages. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, sans que l'auteur se le soit proposé, ce plan, accusé de désordre, se trouve être parfaitement le même que celui de l'Art poétique, si vanté pour sa régularité. En effet Boileau, dans son premier chant, traite des talents du poëte, et des regles générales de la poésie; dans le second et le troisieme, des différents genres de poésie, de l'idylle, de l'ode, de la tragédie, de l'épopée, etc., en donnant, comme j'ai eu soin de le faire, à chaque objet une étendue proportionnée à son importance; enfin le quatrieme chant a pour objet la conduite et les mœurs du poëte, et le but moral de la poésie.

Des critiques plus séveres encore ont reproché à ce poëme le défaut de sensibilité. Je remarquerai d'abord que plusieurs poëtes ont été cités comme

sensibles pour en avoir imité différents morceaux. Des personnes plus indulgentes ont cru trouver de la sensibilité dans les regrets que le poëte a donnés à la destruction de l'ancien parc de Versailles, auquel il a attaché des souvenirs de tout ce qu'offroit de plus touchant et de plus majestueux un siecle à jamais mémorable; dans la peinture des impressions que fait sur nous l'aspect des ruines, morceau alors absolument neuf dans la poésie française, et plusieurs fois imité depuis en prose et en vers. Elles ont cru en trouver dans la peinture de la mélancolie, naturellement amenée par celle de la dégradation de la nature vers la fin de l'automne. Elles ont cru en trouver dans cette plantation sentimentale qui a su faire des arbres, jusqu'alors sans vie, et pour ainsi dire sans mémoire, des monuments d'amour, d'amitié, du retour d'un ami, de la naissance d'un fils; idée également neuve à l'époque où le Poëme des Jardins a été composé, et également imitée depuis par plusieurs écrivains.

Elles ont cru en trouver dans l'hommage que l'auteur a rendu à la mémoire du célebre et malheureux Cook. Elles en ont trouvé enfin dans

l'épisode touchant de cet Indien qui, regrettant au milieu des pompes de Paris les beautés simples des lieux qui l'avoient vu naître, à l'aspect imprévu d'un bananier offert tout-à-coup à ses yeux dans le jardin des plantes, s'élance, l'embrasse en fondant en larmes, et, par une douce illusion de la sensibilité, se croit un moment transporté dans sa patrie.

D'ailleurs il est deux especes de sensibilité; l'une nous attendrit sur le malheur de nos égaux, puise son intérêt dans les rapports du sang, de l'amitié ou de l'amour, et peint les plaisirs ou les peines des grandes passions qui font ou le bonheur ou le malheur des hommes: voilà la seule sensibilité que veulent reconnoître plusieurs écrivains. Il en est une beaucoup plus rare et non moins précieuse: c'est celle qui se répand, comme la vie, sur toutes les parties d'un ouvrage; qui doit rendre intéressantes les choses les plus étrangeres à l'homme; qui nous intéresse au destin, au bonheur, à la mort d'un animal, et même d'une plante, aux lieux que l'on a habités, où l'on a été élevé, qui ont été témoins de nos peines ou de nos plaisirs, à

l'aspect mélancolique des ruines. C'est elle qui inspiroit Virgile, lorsque, dans la description d'une peste qui moissonnoit tous les animaux, il nous attendrit presque également et sur le taureau qui pleure la mort de son frere et de son compagnon de travail, et sur le laboureur qui laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

C'est elle encore qui l'inspire lorsqu'au sujet d'un jeune arbuste qui prodigue imprudemment la luxuriance prématurée de son jeune feuillage, il demande grace au fer pour sa frêle et délicate enfance. Ce genre de sensibilité est rare, parcequ'il n'appartient pas seulement à la tendresse des affections sociales, mais à une surabondance de sentiment qui se répand sur tout, qui anime tout, qui s'intéresse à tout; et tel poëte qui a rencontré des vers tragiques assez heureux ne pourroit pas écrire six lignes de ce genre.

Des personnes, d'ailleurs très estimables, ont fait à ce poëme un reproche peut-être encore plus sérieux; c'est de n'avoir été écrit que pour les riches. Ainsi l'on s'est armé contre cet ouvrage de l'intérêt qu'inspire la pauvreté, et on a prétendu

que l'auteur avoit donné des préceptes inexécutables pour elle. S'il s'agit de la pauvreté absolue, elle a autre chose à faire que d'embellir des paysages. S'il s'agit de la médiocrité, je répondrai que j'ai vu des jardins charmants, du genre que je recommande, dont la dépense étoit très inférieure à celle qu'ont nécessitée des jardins beaucoup plus magnifiques et moins agréables. La plus grande partie de ces préceptes, ayant pour objet le plus heureux emploi des beautés de la nature, peut être exécutée avec les moyens les plus médiocres lorsque la situation et les accidents du paysage favorisent le goût du propriétaire. D'ailleurs comment peut-on imaginer qu'un poëte, pour qui la campagne a eu tant d'attraits qu'elle a été l'objet de ses trois premiers ouvrages, ait dédaigné les hommes utiles à qui l'on doit ses richesses? Au reste il suffiroit pour toute réponse de citer ces vers du premier chant:

> Mais ce grand art exige un artiste qui pense,
> Prodigue de génie et non pas de dépense.

On m'a accusé aussi d'avoir exigé du décorateur des jardins l'imitation des grands effets de la nature, et particulièrement des montagnes, et l'on

a oublié que j'ai dit, en parlant des montagnes factices:

Un humble monticule
Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.

A l'égard des rochers, on trouvera ma réponse dans ces vers:

Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

S'il s'agit de ce qu'on appelle des bâtiments ou des fabriques, le grand luxe des jardins d'aujourd'hui, on peut se rappeler les vers suivants:

Mais j'en permets l'usage, et j'en proscris l'abus.
Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kiosk, et pagode;
Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture, et sans but et sans choix,
Dont la profusion, stérilement féconde,
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

J'avois également proscrit une manie plus ridicule, celle des ruines factices, en disant:

Mais loin ces monuments dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte,
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces débris d'un château qui n'exista jamais,

Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique;
Simulacre hideux, artifice grossier!
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paroître vieux, les graces du jeune âge.

Pour ce qui regarde les ruines véritables, on sait qu'il n'y a qu'à laisser faire au temps, qui les dessine et les perfectionne mieux que tous les efforts de l'art.

Enfin la manie dispendieuse des fleurs, et de la propriété exclusive des plus rares, a trouvé une leçon dans ces vers:

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond d'un cabinet s'enferme avec sa fleur;
Pour voir sa renoncule, avant l'aube s'éveille;
D'une anémone unique adore la merveille,
Et, d'un rival heureux enviant le secret,
Achete au poids de l'or les taches d'un œillet:
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre;
Qu'il possede en jaloux, et jouisse en avare.

Je pourrois donc appliquer à ces critiques qui ont prétendu être d'un avis différent du mien, en disant en prose ce que j'ai dit en vers, ce vers heureux de l'Épître des Disputes:

Soutenant contre vous ce que vous avez dit.

Mais si j'ai dû proscrire les fantaisies coûteuses et de mauvais goût, je n'ai pas dû exclure ce que la richesse peut ajouter à la décoration des jardins, pourvu qu'on l'emploie avec goût et avec sobriété. J'ai donc donné des préceptes pour les fortunes médiocres comme pour les grandes; et j'ai laissé à tout le monde le droit de faire un jardin agréable, sans statue, sans fabrique, et sans tout ce luxe qui n'est point à la portée de la médiocrité, mais qui donne à l'opulence la facilité d'employer les artistes d'une maniere utile pour eux, et honorable pour elle.

Enfin vingt éditions de ce poëme, des traductions allemandes, polonaises, italiennes, deux anglaises en vers, répondent plus que suffisamment aux critiques les plus séveres. L'auteur ne s'est pas dissimulé la défectuosité de plusieurs transitions froides ou parasites: il a corrigé ces défauts dans cette édition, qu'il a augmentée de plusieurs morceaux et de plusieurs épisodes intéressants, qui donneront un nouveau prix à cet ouvrage. C'est sur-tout pour annoncer cette édition avec quelque avantage

qu'il a tâché de réfuter les critiques trop rigoureuses que ce poëme a essuyées.

On a vu que dans la préface de l'Homme des Champs j'avois déja réfuté quelques unes de ces critiques: qu'il me soit permis de répondre aux principales objections que l'on a faites sur cette nouvelle production.

On m'a reproché, comme une chose fort grave, de n'avoir pas annoncé dans les premiers vers le plan de cet ouvrage. On pourroit réfuter d'un mot cette critique en observant que le législateur de la poésie française, dans le plus régulier et le plus justement célebre des poëmes didactiques, n'a présenté aucun plan. Cette autorité est tellement respectable que je n'en connois pas qu'on puisse lui opposer: mais ce qui est bien plus extraordinaire, c'est que des censeurs bien plus séveres encore ont prétendu que ce plan n'existoit pas parcequ'il n'étoit pas annoncé. Je me crois donc obligé de rappeler ici que le poëme a pour objet, 1° l'art de se rendre heureux à la campagne, et de répandre le bonheur autour de soi par tous les moyens pos-

sibles; 2° de cultiver la campagne de cette culture que j'ai appelée merveilleuse, et qui s'éleve au-dessus de la routine ordinaire; 3° de voir la campagne et les phénomenes de la nature avec des yeux observateurs; 4° enfin de répandre et d'entretenir le goût de ses occupations et de ses plaisirs champêtres en les peignant d'une maniere intéressante. Ainsi le sage, l'agriculteur, le naturaliste, le paysagiste, sont les quatre divisions de ce poëme. Cette seule exposition doit suffire à ceux qu'il n'est pas impossible de contenter.

On a prétendu que ces divisions ne tenoient pas essentiellement les unes aux autres: si on a voulu dire que chacune pouvoit être traitée séparement, on a eu raison, sans rien prouver contre le plan de l'auteur. Virgile auroit pu faire un poëme sur les vignes, un autre sur les moissons, d'autres encore sur les vergers et sur les abeilles; quoique ces objets puissent se séparer, cela ne prouve point qu'il ait eu tort de les réunir dans ses Géorgiques.

C'est sur-tout du quatrieme chant que l'on a dit qu'il étoit étranger à l'ouvrage: mais quand on a intitulé un poëme l'Homme des Champs, on a le

droit d'y rassembler tout ce que le titre peut admettre, et le poëte champêtre ne devoit pas y être oublié. Si j'avois omis cette derniere partie, n'entendez-vous pas les critiques s'écrier: Quoi! vous parlez de l'art de se rendre heureux dans les champs, d'en perfectionner la culture, d'en observer les beautés et les richesses, et vous oubliez celui de les chanter! vous oubliez les Virgile, les Thomson, les Gesner, qui ont fait des peintures si intéressantes et si délicieuses, que sans elles il sembleroit manquer quelque chose à la nature! c'est faire injure à la fois à la campagne et à la poésie.

Au lieu de multiplier ainsi ces sortes de critiques, dont je crois avoir prouvé l'injustice sans être aigri contre leurs auteurs, peut-être eût-il été plus équitable et plus naturel de remarquer que tous les chants de ce poëme sont parfaitement distincts les uns des autres, et que le sujet en est absolument neuf dans toutes les langues, et particulièrement dans la nôtre.

Au reste je ne suis pas étonné de la sévérité avec laquelle cet ouvrage a été traité par une partie de la société. On sait que les derniers ouvrages d'un

auteur sont toujours l'objet de la critique ; mais, par une sorte de compensation, les premiers obtiennent alors un degré d'estime qu'on leur avoit refusé à leur premiere apparition. Ce n'est point un effet de la justice ni de la bienveillance ; c'est la malveillance au contraire qui, des premiers ouvrages d'un écrivain, fait les accusateurs des derniers. Il semble que, dans l'empire des lettres, les premieres productions naissent déshéritées jusqu'à ce qu'un nouvel ouvrage leur ait rendu le droit d'aînesse. Lorsque la traduction des Géorgiques parut, elle fut accueillie par une foule de critiques. La publication du Poëme des Jardins rendit à cet ouvrage une estime qu'on ne lui accordoit que pour la refuser au poëme qui le suivit. L'envie aime à trouver la dégénération et l'affoiblissement du talent dans les nouveaux écrits d'un auteur qui a quelque célébrité. L'Homme des Champs, à son tour, valut au poëme qui l'avoit précédé cette sorte d'indulgence malveillante. Lui-même a besoin d'être suivi d'un autre ouvrage ; condamné, par sa nouveauté, à réunir sur lui toute la sévérité des critiques.

On a souvent observé qu'un des grands malheurs de la littérature, et de ceux qui la cultivent, c'est l'animosité qui marche toujours à leur suite. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on la rencontre le plus souvent dans ceux qui courent la même carriere. Malheur à ceux dont l'imagination peut descendre des objets les plus élevés aux tracas des petites passions, indignes d'un homme de lettres! je crois voir ces mouches brillantes de toutes les couleurs de la lumiere, qui, après s'être jouées aux rayons du soleil, descendent dans la fange, et salissent elles-mêmes tout ce qu'elles touchent: l'abeille ne fait que de la cire et du miel, et ne se repose que sur des fleurs.

Au reste, si l'on a pu diminuer le foible mérite de ces ouvrages, on n'a pu me priver du plaisir extrême que j'ai goûté en les composant: mon imagination, entourée de tout ce que la nature a de plus doux, de plus brillant, et de plus riche, s'est reposée avec délices sur les idées consolantes qu'elle inspire. Voilà la jouissance que tout le monde m'envie, et la seule qu'on ne puisse m'ôter.

On pardonnera cette justification de l'Homme

des Champs au souvenir des ressources et des consolations que je lui ai dues dans l'adversité. La plupart des autres arts qui se montrent comme un luxe et un amusement se présentent dans un jour de malheur avec moins de décence. La poésie est amusante dans les temps de prospérité, vertueuse dans les temps de dépravation, et consolante dans les temps de tyrannie; d'ailleurs, à ces époques malheureuses, des distractions ordinaires ne suffisent pas, il faut des occupations passionnées qui s'emparent fortement des facultés de l'esprit et de l'ame: la poésie a cet avantage; elle a encore celui de s'élever par les charmes de l'imagination au-dessus des scenes de la vie ordinaire, et du spectacle affligeant d'un siecle dépravé: elle crée à son gré d'autres mondes, en choisit les habitants, et place cette population imaginaire, ces meilleurs mondes, entre elle et le malheur ou le crime; surtout elle ramene ceux qui la cultivent dans la solitude et la retraite, les asyles les plus sûrs contre la tyrannie: c'est là seulement qu'on peut retenir quelques restes de liberté, et qu'on peut du moins espérer l'oubli. Ce moyen n'a pas toujours réussi;

à l'époque horrible dont je parle, l'obscurité et la solitude elle-même avoient leurs dangers. Mais mon existence dépose en leur faveur; et c'est aux délices inexprimables de la poésie que je dois le goût de la vie retirée à laquelle je suis tant redevable. Cet art charmant avoit été mon amusement, il est devenu ma consolation et mon asyle.

Je ne puis finir ces observations sans remercier M. David, qui, sans avoir aucune liaison avec moi, m'a dédommagé de la sévérité des critiques par les réponses pleines de goût, d'esprit, et d'élégance, qu'il a bien voulu y faire. De nombreuses éditions sont venues à l'appui du jugement qu'il a porté de cet ouvrage, et cette réponse est d'un genre à ne pouvoir être réfutée. Je dois les mêmes remerciements à ceux qui dans des vers charmants ont exprimé tant d'indulgence pour mon ouvrage, et tant de bienveillance pour ma personne. C'est par le plus doux des sentiments, celui de la reconnoissance, qu'ils m'ont ramené, au moins en imagination, dans ma patrie, dont j'ai vivement senti les malheurs, et qui m'a laissé un profond souvenir de ses délices et de ses bienfaits.

LES JARDINS.

POËME.

CHANT PREMIER.

Le doux printemps revient, et ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphyrs, et les fleurs, et ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance, et d'amour,
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire;
Sur son char foudroyant qu'il place la victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains:
Flore a souri; ma voix va chanter les Jardins.
Je dirai comment l'art embellit les ombrages,
L'eau, les fleurs, les gazons, et les rochers sauvages,
Des sites, des aspects sait choisir la beauté,
Donne aux scenes la vie et la variété:
Enfin l'adroit ciseau, la noble architecture,
Des chefs-d'œuvre de l'art vont parer la nature.

Toi donc, qui, mariant la grace à la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O Muse! si jadis, dans les vers de Lucrece,
Des austeres leçons tu polis la rudesse,
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux;
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.
N'empruntons point ici d'ornement étranger;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.
L'art innocent et doux que célebrent mes vers
Remonte aux premiers jours de l'antique univers.
Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il soigna la parure;
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses lois
Des arbres favoris et des fleurs de son choix.
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décoroit un verger. D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Alloient calmer leur foudre et reposer leur gloire.
La Sagesse autrefois habitoit les jardins,
Et d'un air plus riant instruisoit les humains.

Et quand les dieux offroient un Élysée aux sages,
Étoient-ce des palais? c'étoient de verds bocages;
C'étoient des prés fleuris, séjour des doux loisirs,
Où d'une longue paix ils goûtoient les plaisirs.
Ouvrons donc, il est temps, ma carriere nouvelle;
PHILIPPE m'encourage, et mon sujet m'appelle.
Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais.
Ce noble emploi demande un artiste qui pense,
Prodigue de génie, et non pas de dépense.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
Les jets de la lumiere et les masses de l'ombre,
Les heures, les saisons, variant tour-à-tour
Le cercle de l'année et le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des riants coteaux les vertes draperies,
Les arbres, les rochers, et les eaux, et les fleurs,
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs:
La nature est à vous; et votre main féconde
Dispose, pour créer, des éléments du monde.
Mais avant de planter, avant que du terrein
Votre bêche imprudente ait entamé le sein,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Observez, connoissez, imitez la nature.

N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,
Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés
Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce et longue rêverie?
Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappants,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.
Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore;
Dans ces tableaux choisis vous choisirez encore.
Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre,
Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,
Nous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modele.
Les Graces en riant dessinerent Montreuil.
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare!
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.
Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.
Et toi, d'un prince aimable ô l'asyle fidele,
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
Lieu charmant! offre-lui tout ce que je lui doi,

Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poëte,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe
La violette croît auprès du lis superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts et l'amitié qu'il y mene à sa suite.
Beau lieu, fais son bonheur! et moi, si quelque jour,
Grace à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premieres fleurs je lui promets l'hommage:
Pour elle je cultive et j'enlace en festons
Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons;
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.
  Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,
Le Germain offre encor des modeles nouveaux.
Qui ne connoît Rhinsberg qu'un lac immense arrose,
Où se plaisent les arts, où la valeur repose;
Potzdam, de la victoire héroïque séjour,
Potzdam, qui, pacifique et guerrier tour-à-tour,
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde;
Bellevue, où, sans bruit, roule aujourd'hui son onde

Ce fleuve dont l'orgueil aimoit à marier
A ses tresses de jonc des festons de laurier;
Gosow, fier de ses plants, Cassel, de ses cascades;
Et du charmant Vorlitz les fraîches promenades?
L'eau, la terre, les monts, les vallons, et les bois,
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.

Dans les champs des Césars la maîtresse du monde
Offre sous mille aspects sa ruine féconde:
Par-tout entremêlés d'arbres pyramidaux,
Marbres, bronzes, palais, urnes, temples, tombeaux,
Parlent de Rome antique; et la vue abusée
Croit, au lieu d'un jardin, parcourir un musée.

L'Ibere avec orgueil dans leur luxe royal
Vante son Aranjuez, son vieil Escurial,
Toi sur-tout, Idelphonse, et tes fraîches délices.
Là ne sont point ces eaux dont les sources factices,
Se fermant tout-à-coup, par leur morne repos
Attristent le bocage, et trompent les échos:
Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes,
D'intarissables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets;
Lieu superbe où Philippe, avec magnificence,
Défioit son aïeul, et retraçoit la France.

Le Batave à son tour par un art courageux
Sut changer en jardins son sol marécageux.

Mais dans le choix des fleurs une recherche vaine,
Des bocages couvrant une insipide plaine,
Sont leur seule parure; et notre œil attristé
Y regrette des monts la sauvage âpreté:
Mais ses riches canaux et leur rive féconde;
De ses moulins dans l'air, de ses barques sur l'onde,
Des troupeaux dans ses prés les mobiles lointains;
Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.
Des arbres résineux la robuste verdure,
Les mousses, les lichens qui bravent la froidure,
Du Russe, presque seuls, parent le long hiver;
Mais l'art subjugue tout: le feu, vainqueur de l'air,
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.
Par ses hardis travaux, tel le plus grand des czars
Sut chez un peuple inculte acclimater les arts.
Heureux si des méchants l'absurde frénésie
Ne vient pas en poison changer leur ambrosie;
Et si de Pierre, un jour, quelque heureux successeur,
Sans craindre leur danger, sait goûter leur douceur!
Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,
Des contrastes frappants, et quelquefois grotesques,
Ses temples, ses palais richement colorés,
Leurs murs de porcelaine, et leurs globes dorés.
Vous dirai-je quel luxe, aux rives ottomanes,
Charme dans leurs jardins les beautés musulmanes?

Là, les arts enchanteurs prodiguent les berceaux,
Le marbre des bassins, le murmure des eaux,
Les kiosks élégants, les fleurs toujours écloses;
L'empire d'Orient est l'empire des roses.
Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Tel brille ce superbe et riche paysage
Qui fut de Radzivil l'ingénieux ouvrage:
Là, tout plaît à nos yeux, le coteau, le vallon;
Et la belle Arcadie a mérité son nom.
Et pourrois-je oublier ta pompe enchanteresse,
Toi dans qui l'élégance est jointe à la richesse,
Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux?
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes!
De quel cadre pompeux l'entourent ces montagnes
Où du grand Casimir, seul, sans garde et sans cour,
Le palais regne encor sur les champs d'alentour!
Détours mystérieux, magnifiques allées,
Bois charmants, verds coteaux, agréables vallées,
Les aspects étrangers, et tes propres trésors,
Tout enchante au-dedans, tout invite au-dehors.
Dirai-je les forêts dont tes monts se couronnent,
Ou ce chêne, géant des bois qui l'environnent,
Ou ce beau peuplier de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,

Se festonnant de nœuds d'où sort un verd feuillage,
Semble orné par le temps, et rajeuni par l'âge?
Pour mieux charmer les yeux, au pied de tes coteaux,
La Vistule pour toi roule ses vastes eaux;
Pour toi son sein blanchit sous des barques agiles;
Elle baigne tes bois, elle embrasse tes isles.
Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux,
De voir, peints à la fois dans ses flots radieux
Qu'un beau pourpre colore, et qu'un blanc pur argente,
Le soleil expirant et la lune naissante!
Là, d'un chemin public c'est l'aspect animé;
Du plus loin qu'il te voit le voyageur charmé
S'arrête, admire, et part emportant ton image;
Le fleuve, le ruisseau, la forêt, le bocage,
Les arcs lointains des ponts, la fleche des clochers,
Me frappent tour-à-tour; tes grottes, tes rochers,
Sont de vastes palais voûtés par la nature;
D'autres, enfants de l'art, ont chacun leur parure.
Là, les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verds,
Jouissent du printemps, et trompent les hivers;
D'un portique pompeux leur abri se décore,
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.
Ailleurs, c'est un musée, asyle studieux;
Livres, bronzes, tableaux, là, tout charme les yeux;
Là, même après Mérope, Athalie, et Zaïre,
Mes foibles vers peut-être obtiennent un sourire.

Rome, Athene, en ces lieux quel art vous imita?
Je reconnois de loin le temple de Vesta.
Voici la roche auguste où tonnoit la Sibylle;
Sa main n'y trace plus sur la feuille mobile
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir;
Ici, c'est le passé qui parle au souvenir.
Ses nombreux monuments enrichissent l'histoire,
Et ce temple est pour nous le temple de mémoire;
J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel,
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwell,
La chaîne de Stuart, ce livre d'Antoinette,
Par qui montoit vers Dieu sa priere secrete.
Ah! couple infortuné, sujet de tant de pleurs,
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs.
Au sortir de ce temple où revivent les âges,
Un autre va des lieux me montrer les images;
Imagination, pouvoir que j'ai chanté,
Conduis-moi, porte-moi dans ce temple enchanté
Où des murs byzantins, d'un temple où le Druide
Souilloit de sang humain son autel homicide,
D'un palais de l'Écosse, et d'un fort de Paris,
S'assemblent les fragments, l'un de l'autre surpris.
Rome, Rome elle-même, en ravages féconde,
Mêle ici sa ruine aux ruines du monde;
Un roc du Capitole y venge l'univers;
Mais un temple est formé de ces débris divers;

Il peint le monde entier; il orne le bocage;
Et le temps destructeur méconnoît son ouvrage.
Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance et je découvre un débris plus sacré.
Venez ici, vous tous dont l'ame recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie;
Voyez ce mausolée où le bouleau pliant,
Lugubre imitateur du saule d'Orient,
Avec ses longs rameaux, et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendants, vient pleurer sur la tombe.
Et toi dont le génie orna ce lieu charmant,
Que ce lieu pour toi-même est un doux monument!
Il te vit, fille heureuse, adorer un bon pere,
Te vit heureuse épouse, et bienheureuse mere.
Ta fille à ces beautés prête un charme nouveau;
Elle embellit les fleurs, le bosquet, le ruisseau,
Te rend plus chers les bois chéris de tes ancêtres.
Là, vos plus doux plaisirs sont des plaisirs champêtres;
Là, communs sont vos vœux, votre bonheur commun,
Vos parcs sont séparés, et vos cœurs ne sont qu'un.
Et moi, peintre des champs, moi, qui ferai peut-être
Vivre ces beaux jardins que vos mains ont fait naître,
Mon nom du moins, mon nom habite donc ces lieux!
La pierre qui l'honore est donc chere à vos yeux!
Des grouppes de bergers et des chœurs de bergeres
Viennent donc quelquefois, de leurs danses légeres

Animer la prairie où gît modestement,
Au bord d'un clair ruisseau, mon humble monument!
Ah! que ne peut ma voix s'y faire un jour entendre!
Mes chants vous rendroient grace; et, pour une ame tendre,
Quels sons harmonieux, quels accords ravissants,
De la reconnoissance égalent les accents?
Entendez donc sa voix; et que son doux langage
Pour moi soit un plaisir, et pour vous un hommage.
Enfin, je viens à toi, florissante Albion,
Au bel art des jardins instruite par Bacon;
De Pope, de Milton, les chants le seconderent;
A leurs voix, des vieux parcs les terrasses tomberent;
Le niveau fut brisé; tout fut libre; et tes mains
Ont, comme tes cités, affranchi tes jardins.
Un goût plus pur orna, dessina les bocages;
Eh! qui pourroit compter les parcs, les paysages,
Les sites enchanteurs qu'arrose dans son cours
Ce fleuve impérieux qui, dans ses longs détours,
Parmi des prés fleuris, des campagnes fécondes,
Marche vers l'Océan, en souverain des ondes,
Plus riche que l'Hermus, plus vaste que le Rhin,
Et dont l'urne orgueilleuse est l'urne du destin.
Combien j'aime Parkplace, où, content d'un bocage,
L'ambassadeur des rois se plaît à vivre en sage;
Leasowe, de Shenstone autrefois le séjour,
Où tout parle de vers, d'innocence, et d'amour;

Hagley, nous déployant son élégance agreste;
Et Pain'shill si charmant dans sa beauté modeste,
Et Bowton et Foxly, que le bon goût planta,
Fier d'obéir lui-même aux lois qu'il nous dicta;
Tous deux voisins, tous deux aimés des dieux champêtres,
Et, malgré leur contraste, amis comme leurs maîtres!
Toi-même viens enfin prendre place en mes chants,
Chiswick, plein des trésors de la ville et des champs;
Soit que dans tes bosquets j'admire la nature;
Soit que ton élégante et noble architecture,
Dans ce beau pavillon dont l'œil est amoureux,
Du grand Palladio m'offre l'ouvrage heureux;
Soit que, dans ce salon où la toile respire,
La Flandre et l'Ausonie offrent à Devonshire
D'innombrables beautés, qu'efface un de ses traits.
Charmez donc ses loisirs, beaux lieux, asyles frais;
Et quand son goût vous prête une grace nouvelle,
Croissez, ombragez-vous, et fleurissez pour elle.
J'ai dit les lieux charmants que l'art peut imiter;
Mais il est des écueils que l'art doit éviter.
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au sol des beautés qu'il refuse.
Avant tout, connoissez votre site; et du lieu
Adorez le génie, et consultez le dieu:
Ses lois impunément ne sont pas offensées.
Cependant, moins hardi qu'étrange en ses pensées,

Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût
Change, mêle, déplace, et dénature tout;
Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un site d'Italie.
Ce que votre terrein adopte avec plaisir,
Sachez le reconnoître, osez vous en saisir.
C'est mieux que la nature, et cependant c'est elle;
C'est un tableau parfait qui n'a point de modele.
Ainsi savoient choisir les Berghems, les Poussins.
Voyez, étudiez leurs chefs-d'œuvre divins:
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnoissant le rende à la nature.
Maintenant des terreins examinons le choix,
Et quels lieux se plairont à recevoir vos lois.
Il fut un temps funeste où, tourmentant la terre,
Aux sites les plus beaux l'art déclaroit la guerre;
Et, comblant les vallons et rasant les coteaux,
D'un sol heureux formoit d'insipides plateaux.
Par un contraire abus, l'art, tyran des campagnes,
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
Évitez ces excès: vos soins infructueux
Vainement combattroient un terrein montueux;
Et dans un sol égal un humble monticule
Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.
Desirez-vous un lieu propice à vos travaux?
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux,

J'aimerois ces hauteurs où sans orgueil domine
Sur un riche vallon une belle colline.
Là, le terrein est doux sans insipidité,
Elevé sans roideur, sec sans aridité.
Vous marchez: l'horizon vous obéit: la terre
S'éleve ou redescend, s'étend ou se resserre.
Vos sites, vos plaisirs, changent à chaque pas.
Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin symmétrique
Confie au froid papier le plan géométrique;
Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,
Dessinez ces aspects, ces coteaux, ce lointain;
Devinez les moyens, pressentez les obstacles:
C'est des difficultés que naissent les miracles.
Le sol le plus ingrat connoîtra la beauté.
Est-il nud? que des bois parent sa nudité:
Couvert? portez la hache en ses forêts profondes:
Humide? en lacs pompeux, en rivieres fécondes,
Changez cette onde impure; et par d'heureux travaux
Corrigez à la fois l'air, la terre, et les eaux:
Aride enfin? cherchez, sondez, fouillez encore;
L'eau, lente à se trahir, peut-être est près d'éclore.
Ainsi d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.

Il est des soins plus doux, un art plus enchanteur.
C'est peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
Avez-vous donc connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés et des êtres sensibles?
Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,
La muette éloquence et la secrete voix?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,
Du noble au gracieux, les passages sans nombre
M'intéressent toujours. Simple et grand, fort et doux,
Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts.
Là, que le peintre vienne enrichir sa palette;
Que l'inspiration y trouble le poëte;
Que le sage du calme y goûte les douceurs;
L'heureux, ses souvenirs; le malheureux, ses pleurs.
Mais l'audace est commune, et le bon sens est rare.
Au lieu d'être piquant, souvent on est bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différents
Ne forment qu'un chaos de traits incohérents;
Les contradictions ne sont pas des contrastes.
D'ailleurs à ces tableaux il faut des toiles vastes.
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits
Des rivieres, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, absurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie,
Où l'art, invraisemblable à la fois et grossier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.

Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,
Variez les sujets, ou que leur aspect change:
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,
Qu'ils offrent tour-à-tour vingt spectacles divers.
Que de l'effet qui suit l'adroite incertitude
Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude;
Qu'enfin les ornements avec goût soient placés,
Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.
Sur-tout du mouvement: sans lui, sans sa magie,
L'esprit désoccupé retombe en léthargie;
Sans lui, sur vos champs froids mon œil glisse au hasard.
Des grands peintres encor faut-il attester l'art?
Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile
De mobiles objets sur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les pasteurs, et leurs jeux et leur danse;
Saisissez leur secret, plantez en abondance
Ces souples arbrisseaux, et ces arbres mouvants,
Dont la tête obéit à l'haleine des vents;
Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,
Et défendez au fer d'outrager la nature.
Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux;
Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage, augmentant leur souplesse,
Des ondulations leur donna la mollesse.

Mais les ciseaux cruels... Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois, courez. Que dis-je? c'en est fait:
L'acier a retranché leur cime verdoyante;
Je n'entends plus au loin sur leur tête ondoyante
Le rapide Aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, et mourir:
Froids, monotones, morts, du fer qui les mutile
Ils semblent avoir pris la roideur immobile.
Vous donc dans vos tableaux amis du mouvement,
A vos arbres laissez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objets la perspective abonde:
Faites courir, tomber, et rejaillir cette onde.
Vous voyez ces vallons, et ces coteaux déserts;
Des différents troupeaux dans les sites divers
Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,
Je vois la chevre pendre; ici de mille agneaux
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Coüché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine;
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident
Déploie en se jouant dans un gras pâturage
Sa vigueur indomtée et sa grace sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé;
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé

En frissonnant il plonge, et, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes:
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.
Ainsi de la nature épuisant le trésor,
Le terrein, les aspects, les eaux, et les ombrages,
Donnent le mouvement, la vie aux paysages.
Voulez-vous mieux encor fixer l'œil enchanté?
Joignez au mouvement un air de liberté.
Et laissant des jardins la limite indécise,
Que l'artiste l'efface, ou du moins la déguise.
Où l'œil n'espere plus, le charme disparoît.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret:
Bientôt il nous ennuie, et même nous irrite:
Au-delà de ces murs, importune limite,
On imagine encor de plus aimables lieux;
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.
Quand toujours guerroyant vos gothiques ancêtres
Transformoient en champ clos leurs asyles champêtr
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre sûrement, vivoit emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil et qu'inventa la crainte?

A ces murs qui gênoient, attristoient les regards,
Le goût préféreroit ces verdoyants remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille ou la rose inculte, ou la mûre sanglante.
Mais les jardins bornés m'importunent encor.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor
Vers un genre plus vaste et des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encor des modeles.
Les jardins appeloient les champs dans leur séjour;
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.
Du haut de ces coteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,
La nature au génie a dit: « Ecoute-moi.
« Tu vois tous ces trésors; ces trésors sont à toi.
« Dans leur pompe sauvage et leur brute richesse,
« Mes travaux imparfaits implorent ton adresse. »
Elle dit. Il s'élance, il va de tous côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés;
Des vallons aux coteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie;
Il sait, au gré des yeux, réunir, détacher,
Eclairer, rembrunir, découvrir, ou cacher.
Il ne compose pas; il corrige, il épure,
Il acheve les traits qu'ébaucha la nature.
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur;
La forêt égayée adoucit son horreur;

Un ruisseau s'égaroit, il dirige sa course;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.
Il veut, et des sentiers courent de toutes parts
Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,
Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
Forment de cent détails un magnifique ensemble.
Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.
Rentrez dans nos vieux parcs, et voyez d'un regard
Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,
Vous allez embellir un paysage immense.
Tombez devant cet art, fausse magnificence;
Et qu'un jour transformée en un nouvel Eden
La France à nos regards offre un vaste jardin.
Dans mes leçons encor je voudrois vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, et l'art de les surprendre.
Mais avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès long-temps ambitieux rivaux,
Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoissoient pas,
D'une pompe étrangere embellit leurs appas,
Donne aux arbres des lois, aux ondes des entraves,
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves;

Son air est moins riant et plus majestueux;
L'autre, de la nature amant respectueux,
L'orne sans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmants, sa noble négligence,
Sa marche irréguliere, et fait naître avec art
Les beautés du désordre, et même du hasard.
Chacun d'eux a ses droits; n'excluons l'un ni l'autre;
Je ne décide point entre Kent et le Nôtre.
L'un, content d'un verger, d'un bocage, d'un bois,
Dessine pour le sage, et l'autre pour les rois.
Les rois sont condamnés à la magnificence:
On attend autour d'eux l'effort de la puissance;
On y veut admirer, enivrer ses regards
Des prodiges du luxe, et du faste des arts.
L'art peut donc subjuguer la nature rebelle;
Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ses droits; c'est un usurpateur
Qui doit obtenir grace à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Insipides réduits, dont l'insipide maître
Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés,
Ses petits salons verds bien tondus, bien soignés;
Son plan bien symmétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frere;
Ses sentiers ennuyés d'obéir au cordeau,
Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,

Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.
Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin;
Je préfere un champ brut à son triste jardin.
Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marli,
Que Louis, la nature, et l'art, ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide;
Là, tout est enchanté; c'est le palais d'Armide;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à domter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture,
Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes,
Là, s'épancher en nappe, ici, monter en gerbes,
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude, et d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains, en ont peuplé les ombres;

Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu;
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu;
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.
Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.
J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées
Roulent pompeusement avec soin cadencées:
Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue,
Des ornements de l'art, l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle;
Dieu lui-même aux mortels en traça le modele.
Regardez dans Milton, quand ses puissantes mains
Préparent un asyle au premier des humains,
Le voyez-vous tracer des routes régulieres,
Contraindre dans leur cours des ondes prisonnieres?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornements
L'enfance de la terre et son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,

Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût, et des regards,
Elégamment grouppés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une scene imprévue;
Ou tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux,
Leurs bras voluptueux, et leurs tiges fleuries?
C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature;
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre en tressaillant ressentit leurs plaisirs;
Zéphyre aux antres verds redisoit leurs soupirs;
Les arbres frémissoient, et la rose inclinée
Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.

O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivroit loin des tourments où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence, et de joie!
Ah! si la paix des champs, si leurs heureux loisirs
N'étoient pas le plus pur, le plus doux des plaisirs,
D'où viendroit sur nos cœurs leur secrete puissance?
Tout regrette ou chérit leur paisible innocence.
Le sage à son jardin destine ses vieux ans;
Un grand fuit son palais pour sa maison des champs;
Le poëte recherche un bosquet solitaire;
A son triste bureau le marchand sédentaire,
Lassé de ses calculs, lassé de son comptoir,
D'avance se promet un champêtre manoir,
Rêve ses boulingrins, ses arbres, son bocage,
Et d'un verger futur se peint déja l'image;
Que dis-je? au doux repos invitant de grands cœurs,
Un jardin quelquefois fut le prix des vainqueurs.
Là, le terrible Mars, sans glaive, sans tonnerre,
Las de l'ensanglanter, fertilise la terre;
Au lieu de ses soldats, il compte ses troupeaux,
Au chêne du bocage il suspend ses drapeaux;
Sur ses foudres éteints je vois s'asseoir Pomone;
Palès ceint en riant les lauriers de Bellone;
Et l'airain, désormais fatal aux daims légers,
A rendu les échos aux chansons des bergers.

Tel est Bleinheim, Bleinheim la gloire de ses maîtres,
Plein des pompes de Mars, et des pompes champêtres;
En vain ce nom fameux atteste nos revers,
Monument d'un grand homme, il a droit à mes vers.
Si des arts créateurs j'y cherche les prodiges,
Par-tout l'œil est charmé de leurs brillants prestiges,
Et l'on doute, à l'aspect de ces nobles travaux,
Qui doit frapper le plus, du peuple ou du héros.
Si j'y viens des vieux temps retrouver la mémoire,
Je songe, ô Rosamonde, à ta touchante histoire;
De Rose, mieux que toi, qui mérita le nom?
En vain de la beauté le ciel t'avoit fait don,
Tendre et fragile fleur, flétrie en ton jeune âge,
Tu ne vécus qu'un jour, ce fut un jour d'orage.
Dans ce nouveau dédale où te cacha Merlin
Ta rivale en fureur pénetre, un fil en main,
Et, livrant Rosamonde à sa rage inhumaine,
Ce qui servit l'amour fait triompher la haine.
Ah! malheureux objet et de haine et d'amour,
Tu n'es plus; mais ton ombre habite ce séjour:
Chacun vient t'y chercher de tous les coins du monde
Chacun grossit de pleurs le puits de Rosamonde;
Ton nom remplit encor le bosquet enchanté;
Et, pour comble de gloire, Addisson t'a chanté.
Mais ces tendres amours et ce récit antique,
Qu'ont-ils de comparable au vœu patriotique

Qui, gravé sur l'airain, par un don glorieux,
Acquitta de Malbrough les faits victorieux?
Je ne décrirai point ce palais qui présente
La solide beauté de sa masse imposante,
Et promet de porter aux siecles à venir
D'un bienfait immortel l'immortel souvenir;
Ni ces riches tapis où combattent entre elles
La palme de Bleinheim et la palme d'Arbelles;
Ni du triomphateur le bronze colossal,
Du prodige de Rhode audacieux rival;
Ni ce pont, monument de tendresse et de gloire,
Que l'hyménée en deuil offrit à la victoire;
Ce pont, digne de Rome, et tel que dans son sein
Auroit pu s'épancher l'urne immense du Rhin.
Ah! dans cette héroïque et riante retraite,
O champs! d'autres beautés frappent votre poëte.
Assez long-temps de l'art les fastueux apprêts,
Et le bronze immobile, et les marbres muets,
De tant d'autres vainqueurs furent le prix vulgaire;
Il faut d'autres honneurs à ce foudre de guerre.
Par un don plus nouveau, mais non moins solennel,
Grand comme ses desseins, et comme eux éternel,
La nature elle-même, avec magnificence,
Consacre le bienfait et la reconnoissance:
Dans un jardin superbe, à fêter un héros
Elle-même elle invite et la terre et les flots;

Pour chanter ses exploits les bois ont leurs Orphées;
Leur ombrage est son dais; leurs festons, ses trophées.
Le ciel à son triomphe enchaîne les saisons;
De leurs fruits tous les ans son char reçoit les dons:
Tous les ans de leurs fleurs les brillantes prémices
Reviennent de son front parer les cicatrices:
L'été conte à l'été, le printemps au printemps,
Sa journée immortelle et ses faits éclatants;
La veillée en redit l'histoire triomphante:
Le hameau les apprend, la bergere les chante;
Point de terme au bienfait, un peuple généreux
Paiera le sang du pere à ses derniers neveux;
Et, sur eux étendant sa longue bienfaisance,
Comme le ciel punit, Albion récompense.
Ah! pour comble d'honneur, puisse un Spencer nouveau
Par un chant de famille honorer son tombeau!
Malbrough! Spencer! l'honneur du moderne Elysée!
Malbrough en est l'Achille; et Spencer, le Musée:
Mais dans la douce paix des bois élysiens
Malbrough, heureux Bleinheim, regrette encor les tiens;
Tant ce prix glorieux fut cher à sa grande ame!
Vous donc, fiers de leurs noms, vous que leur gloire enflamme,
Vous serez dignes d'eux, vous serez les Spencers
Qui chérissent les arts, et commandent aux mers:
Bienfaitrice sévere, Albion vous contemple;
Salaire des vertus, Bleinheim en doit l'exemple;

Oui, s'il ne reproduit un exemple si beau,
Le temple de la gloire en devient le tombeau.
Mais que dis-je? aux talents, au vieil honneur fidele,
Bleinheim au monde encore en offre le modele;
L'immortelle Uranie en habite les tours;
Là, de plus d'une étoile Herschel traça le cours,
Herschel qui de Newton agrandit l'héritage.
Un jour peut-être, un jour, par un nouvel hommage,
Malbrough, astre nouveau, prendra sa place aux cieux;
Herschel lui marquera son chemin radieux.
Jadis craint sur la terre, aujourd'hui sur les ondes,
Ses feux à vos vaisseaux montreront les deux mondes:
Mais quels lieux verront-ils, quel climat reculé,
Où du fameux Malbrough le nom n'ait pas volé,
Et ne se mêle pas, sur ces plages lointaines,
Aux grands noms des Condés, aux grands noms des Turennes?
A ces noms mon cœur bat, des pleurs mouillent mes yeux:
O France! ô doux pays! berceau de nos aïeux!
Si je puis t'oublier, si tu n'es pas sans cesse
Le sujet de mes chants, l'objet de ma tendresse,
Que de te voir jamais je perde le bonheur,
Que mon nom soit sans gloire, et mes chants sans honneur!
Adieu, Bleinhein: Chambord, à son tour, me rappelle,
Chambord, qu'obtint, pour prix de sa palme immortelle,
Ce Saxon, ce héros adopté par mon roi,
Par qui Bleinheim peut-être envia Fontenoi.

Là ne s'élevent point des tours si magnifiques,
D'aussi riches palais, d'aussi vastes portiques;
Mais sa gloire l'y suit; mais à de feints combats
Lui-même, en se jouant, conduit ses vieux soldats:
Tels, au bord du Léthé, les héros du vieil âge
De la guerre, dit-on, aiment toujours l'image,
Et, dans ces lieux de paix trouvant les champs de Mars,
Dardent encor la lance, et font voler des chars.

FIN DU PREMIER CHANT.

LES JARDINS.

POËME.

CHANT SECOND.

Oh! si j'avois ce luth dont le charme autrefois
Entraînoit sur l'Hémus les rochers et les bois,
Je le ferois parler; et sur les paysages
Les arbres tout-à-coup déploieroient leurs ombrages;
Le chêne, le tilleul, le cedre, et l'oranger,
En cadence viendroient dans mes champs se ranger.
Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles:
La lyre est sans pouvoir, les rochers sans oreilles;
L'arbre reste immobile aux sons les plus flatteurs,
Et l'art et le travail sont les seuls enchanteurs.
Apprenez donc de l'art quel soin et quelle adresse
Prête aux arbres divers la grace ou la richesse.
Par ses fruits, par ses fleurs, par son beau vêtement,
L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement:
Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes!
Là s'étendent ses bras pompeusement informes;

Sa tige ailleurs s'élance avec légèreté.
Ici j'aime sa grace, et là sa majesté:
Il tremble au moindre souffle, ou contre la tempête
Roidit son tronc noueux et sa robuste tête;
Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux,
Véritable Protée entre les végétaux,
Il change incessamment, pour orner la nature,
Sa taille, sa couleur, ses fruits, et sa verdure.
Ces effets variés sont les trésors de l'art,
Que le goût lui défend d'employer au hasard.
Des divers plants encor la forme et l'étendue
Sous des aspects divers viennent charmer la vue.
Tantôt un bois profond, sauvage, ténébreux,
Epanche une ombre immense; et tantôt, moins nombreux,
Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage:
Plus loin, distribués dans un frais paysage,
Des grouppes élégants frappent l'œil enchanté:
Ailleurs, se confiant à sa propre beauté,
Un arbre seul se montre, et seul orne la terre.
Tels, si la paix des champs peut rappeler la guerre,
Une nombreuse armée étale à nos regards
Des bataillons épais, des pelotons épars;
Et là, fier de sa force et de sa renommée,
Un héros seul avance, et vaut seul une armée.
Tous ces plants différents suivent diverses lois.
Dans les jardins de l'art notre luxe autrefois

Des arbres isolés dédaignoit la parure:
Ils plaisent aujourd'hui dans ceux de la nature.
Par un caprice heureux, par de savants hasards,
Leurs plants désordonnés charmeront nos regards.
Qu'ils different d'aspect, de forme, de distance;
Que toujours la grandeur, ou du moins l'élégance,
Distingue chaque tige, ou que l'arbre honteux
Se cache dans la foule et disparoisse aux yeux.
Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un vieil érable,
Patriarche des bois, leve un front vénérable,
Que toute sa tribu, se rangeant à l'entour,
S'écarte avec respect, et compose sa cour;
Ainsi l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.
Avec bien plus de choix et plus de goût encore
Les grouppes offriront mille tableaux heureux.
D'arbres plus ou moins forts, et plus ou moins nombreux,
Formez leur masse épaisse ou leurs touffes légeres:
De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de freres.
C'est par eux que l'on peut varier ses dessins,
Rapprocher, et tantôt repousser les lointains,
Séparer, réunir, et sur les paysages
Etendre ou replier le rideau des ombrages.
Vos grouppes sont formés: il est temps que ma voix
A connoître un peu d'art accoutume les bois.
Bois augustes, salut! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le Barde et ses affreux cantiques;

Un délire plus doux habite vos déserts;
Et vos antres encor nous instruisent en vers.
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses!
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.
Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre:
Ici des troncs pressés rembruniront leur ombre;
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,
Formez un doux combat de la nuit et du jour;
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légeres,
Quelques arbres épars joueront dans les clairieres,
Et flottant l'un vers l'autre, et n'osant se toucher,
Paroîtront à la fois se fuir et se chercher.
Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austere:
Mais n'en détruisez pas le grave caractere;
De détails trop fréquents, d'objets minutieux,
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux;
Qu'il soit un, simple, et grand, et que votre art lui laisse
Avec toute sa pompe un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés; je veux de noirs torrents
Dans les creux des ravins suivre les flots errants.
Du temps, des eaux, de l'air, n'effacez point la trace;
De ces rochers pendants respectez la menace;
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle et sauvage beauté.

Mais tel est des humains l'instinct involontaire,
Le désert les effraie. En ce bois solitaire
Placez donc, s'il se peut, pour consoler le cœur,
L'asyle du travail ou celui du malheur.
Il est des temps affreux où des champs de leurs peres
Des proscrits sont jetés aux terres étrangeres:
Ah! plaignez leur destin, mais félicitez-vous;
De vos riches tableaux le tableau le plus doux,
A ces infortunés vous le devrez peut-être:
Que dans l'immensité de votre enclos champêtre
Un coin leur soit gardé; donnez à leurs débris,
Au fond de vos forêts, de tranquilles abris;
A vos palais pompeux opposez leurs cabanes;
Peuplés par eux, vos bois ne seront plus profanes,
Et leur touchant aspect consacrera ces lieux.
Mais sur-tout, si l'exil de leur cloître pieux
A banni ces reclus qui sous des lois austeres
Dérobent aux humains leurs tourments volontaires,
Ces enfants de Bruno, ces enfants de Rancé,
Qui tous, morts au présent, expiant le passé,
Entre le repentir et la douce espérance,
Vers un monde à venir prennent leur vol immense,
Accueillez leur malheur, et que sous d'humbles toits,
Paisible colonie, ils habitent vos bois.
A peine on aura su le sort qui les exile,
Vos soins hospitaliers, et leur modeste asyle,

Des hameaux d'alentour femmes, enfants, vieillards,
Vers ces hôtes sacrés courront de toutes parts:
La richesse y viendra visiter l'indigence;
L'orgueil, l'humilité; le plaisir, la souffrance:
Vous-même, abandonnant pour leurs âpres forêts
Et vos salons dorés et vos ombrages frais,
Viendrez au milieu d'eux dans une paix profonde
Désenchanter vos cœurs des voluptés du monde;
Loin de ce monde où regne un air contagieux
Vous aimerez ce bois sombre et religieux,
Ses pâles habitants, leur rigide abstinence,
Leur saint recueillement, leur éternel silence,
Et, la bêche à la main, la pénitence en deuil
Anticipant la mort, et creusant son cercueil.
La terre sentira leur présence féconde:
Pour vous, pour vos moissons, vers le maître du monde
Ils leveront leurs mains; vous devrez à leurs vœux
Et les biens d'ici-bas, et les trésors des cieux;
Et lorsqu'à la lueur des lampes sépulcrales,
De silences profonds coupés par intervalles,
Du sein de la forêt, leurs nocturnes concerts
En sons lents et plaintifs monteront dans les airs,
Peut-être à ces accents vous trouverez des charmes;
Vous envierez leurs pleurs, vous y joindrez vos larmes,
Et le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel,
Vos vœux iront ensemble aux pieds de l'Éternel.

Ainsi votre forêt prend un aspect moins rude;
Vous charmez son effroi, peuplez sa solitude,
Animez son silence, et goûtez à la fois
Les charmes d'un bienfait et le charme des bois;
Mais sans nuire à sa pompe égayez sa tristesse.
Le bocage, moins fier, avec plus de mollesse
Déploie à nos regards des tableaux plus riants,
Veut un site agréable et des contours liants,
Fuit, revient, et s'égare en routes sinueuses,
Promene entre des fleurs des eaux voluptueuses;
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Épicure dicter les leçons du plaisir.
Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;
Dans l'art d'orner les champs, comme dans nos écrits,
A la variété le goût donne le prix,
Cette variété, séduisante déesse,
Qui flattant de nos cœurs l'inconstante foiblesse,
Un prisme dans les mains, colore l'univers,
Et fait, d'un seul tableau, mille tableaux divers.
Dans vos heureux travaux rendez-lui donc hommage;
Le chef-d'œuvre des dieux vous en offre l'image.
Regardez cette tête où la divinité
Semble imprimer ses traits; quelle variété!
Des sentiments du cœur majestueux théâtre,
Le front s'épanouit en ovale d'albâtre,

Et, doublant son éclat par un contraste heureux,
S'entoure et s'embellit de l'ombre des cheveux;
L'œil ardent réunit des faisceaux de lumiere;
Deux noirs sourcils en arc protegent sa paupiere;
Et la levre, où s'empreint la rougeur du corail,
De la blancheur des dents releve encor l'émail;
Le nez, dans sa longueur dessinant le visage,
Par une ligne droite avec art le partage,
Tandis que, déployant ses contours gracieux,
La joue au teint vermeil s'arrondit à nos yeux.
Voyez le pied, la main, dont la structure étale
De ses doigts variés la longueur inégale;
Voilà votre modele. Heureux imitateur,
Suivez dans ses dessins la main du Créateur;
Et d'objets en objets promené dans l'espace,
Que l'œil toujours jouisse, et jamais ne se lasse.
N'allez donc pas, des bois symmétrisant les bords,
D'un coup-d'œil uniforme attrister les dehors.
Que vos murs de verdure et vos tristes charmilles
Ne cachent point aux yeux leurs nombreuses familles:
Je veux les voir; je veux, dans ces bocages verds,
Sous leurs divers aspects voir ces arbres divers:
Les uns tout vigoureux et tout frais de jeunesse,
D'autres tout décrépits, tout noueux de vieillesse;
Ceux-ci rampants, ceux-là, fiers tyrans des forêts,
Des tributs de la seve épuisant leurs sujets:

Vaste scene où des mœurs, de la vie, et des âges,
L'esprit avec plaisir reconnoît les images.
Près de ces grands effets que sont ces verds remparts
Dont la forme importune attriste les regards?
Forme toujours la même, et jamais imprévue!
Riche variété, délices de la vue,
Accours; viens rompre enfin l'insipide niveau,
Brise la triste équerre et l'ennuyeux cordeau:
Par un mélange heureux de golfes, de saillies,
Les lisieres des bois veulent être embellies.
L'œil, qui des plants tracés par l'uniformité
Se fatigue et s'élance à leur extrémité,
Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,
De ces bords ondoyants la forme inattendue;
Il s'égare, il se joue en ces replis nombreux;
Tour-à-tour il s'enfonce, il ressort avec eux,
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose
De distance en distance avec plaisir repose;
Le bois s'en agrandit, et, dans ses longs retours,
Varie à chaque pas son charme et ses détours.
Dessinez donc sa forme, et d'abord qu'on choisisse
Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice.
Mais ne vous hâtez point; condamnez à regret:
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt,
Ah! songez que du temps ils sont le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,

Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.
Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords, les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent: de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie et les discrets amours.
Ah! par ces bois sacrés dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
Par ces dômes touffus qui couvroient vos aïeux,
Profanes, respectez ces troncs religieux;
Et, quand l'âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste!
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissants,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,
Tomberont sous le fer, et de leur tête altiere
Verront l'antique honneur flétri dans la poussiere!
O Versaille! ô regrets! ô bosquets ravissants,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de le Nôtre, et des ans!
La hache est à vos pieds, et votre heure est venue.
Ces arbres dont l'orgueil s'élançoit dans la nue,
Frappés dans leur racine, et balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissoient en voûtes:
Ils sont détruits ces bois dont le front glorieux
Ombrageoit de Louis le front victorieux;

Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multiplioient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asyle enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
A son amant surpris et charmé de l'entendre,
La Valiere apprenoit le secret de son cœur,
Et, sans se croire aimée, avouoit son vainqueur?
Tout périt; tout succombe: au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiseaux, fiers d'habiter ces bois,
Qui chantoient leurs amours dans l'asyle des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verds portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage; et, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux: et vous, arbres mourants,
Consolez-vous; témoins de la foiblesse humaine,
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne:
Vous comptez cent printemps, hélas! et nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.
Mais, tandis que ma voix déploroit ces ravages,
Quel bruit vient consoler l'ami des vieux ombrages?

Que béni soit ton art, toi qui dans leur langueur
Sus des plants décrépits ranimer la vigueur!
A peine un frais enduit couvre un bois sans écorce,
Le suc régénéré reprend toute sa force;
Il court, il pousse en l'air de nouveaux rejetons;
Rend aux bosquets leur ombre, au printemps ses festons;
Des arbres long-temps nuds admirent leur parure;
Leur front chauve a repris sa verte chevelure,
Et joint avec orgueil, grace à tes soins puissants,
Les charmes du jeune âge et l'honneur des vieux ans.
Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge!
Mais plus heureux celui qui créa son bocage,
Ces arbres, dont le temps prépare la beauté!
Il dit comme Cyrus, « C'est moi qui les plantai. »
De leur premier printemps il goûte les délices,
De leur premier bouton il bénit les prémices;
Ainsi naquit Pearfield, tel de ses bois nouveaux
Le feuillage naissant se pencha sur les eaux:
Telle au sortir des mains dont est sorti le monde
Jadis Eve se vit, et s'admira dans l'onde.
Le jeune plant courut ombrager les vallons,
Habiller les rochers, et flotter sur les monts:
Et, fier de sa beauté, content de son ouvrage,
Son heureux créateur rêva sous son ombrage.
Au lieu de vous traîner sur les dessins d'autrui,
Voulez-vous donc créer et jouir comme lui?

Suspendez vos travaux impatients d'éclore;
Méditez-les long-temps, méditez-les encore:
Tel qu'un peintre, arrêtant ses indiscrets pinceaux,
D'avance en sa pensée ébauche ses tableaux,
Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.
Des sites, des aspects, connoissez la puissance,
Et le charme des bois aux coteaux suspendus,
Et la pompe des bois dans la plaine étendus.
Ainsi que les couleurs et les formes amies,
Connoissez les couleurs, les formes ennemies.
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés
Repousseroit le saule aux longs rameaux baissés;
Le verd du peuplier combat celui du chêne:
Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine;
Et, de leur union médiateur heureux,
Un arbre mitoyen les concilie entre eux.
Ainsi, par une teinte avec art assortie,
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.
Tu connus ce secret, ô toi dont le coteau,
Dont la verte colline offre un si doux tableau,
Qui, des bois par degrés nuançant la verdure,
Surpassas le Lorrin, et vainquis la nature.
Toi qui, de ce bel art nous enseignant les lois,
As donné le précepte et l'exemple à la fois:
Ah! puisses-tu long-temps jouir de tes ouvrages,
Et garder dans ton cœur la paix de tes ombrages!

Je ne sais quel instinct me dit que, quelque jour,
Entraîné malgré toi de tes champs à la cour,
Tes mains cultiveront une plante plus chere.
Puisse être cet enfant l'image de son pere!
Et que jamais n'arrive à cette tendre fleur
Le souffle de la haine et le vent du malheur!
Acheve cependant d'embellir tes bocages.
Et vous qu'il instruisit dans l'art des paysages,
Observez comme lui tous ces différents verds,
Plus sombres ou plus gais, plus foncés ou plus clairs.
Remarquez-les sur-tout lorsque la pâle automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne;
Que de variété, que de pompe et d'éclat!
Le pourpre, l'orangé, l'opâle, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun. Bientôt les Aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons;
De moment en moment la feuille sur la terre
En tombant interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature;
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.

Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie:
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie;
Viens, non le front chargé des nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne:
Viens, le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.
Ainsi je nourrissois mes tristes rêveries,
Quand de mille arbrisseaux les familles fleuries
Tout-à-coup m'ont offert leur plant voluptueux:
Adieu, vastes forêts, cedres majestueux,
Adieu, pompeux ormeaux, et vous, chênes augustes.
Moins fiers, plus élégants, ces modestes arbustes
M'appellent à leur tour. Venez, peuple enchanteur!
Vous êtes la nuance entre l'arbre et la fleur:
De vos traits délicats venez orner la scene.
Oh! que si, moins pressé du sujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne hâtois mes pas,
Que j'aurois de plaisir à diriger vos bras!
Je vous reproduirois sous cent formes fécondes;
Ma main sous vos berceaux feroit rouler les ondes;
En dômes, en lambris, j'unirois vos rameaux;
Mollement enlacés autour de ces ormeaux
Vos bras serpenteroient sur leur robuste écorce,
Emblême de la grace unie avec la force:

Je fondrois vos couleurs, et du blanc le plus pur,
Du plus tendre incarnat, jusqu'au plus sombre azur:
De l'œil rassasié variant les délices,
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,
A l'envi s'uniroient dans mes brillants travaux,
Et Van-Huysum lui-même envieroit mes tableaux.
Pour vous à qui le ciel prodigua leur richesse,
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse;
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs;
Que chacun apportant ses parfums, ses couleurs,
Reparoisse à son tour, et qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.
Ainsi votre jardin varie avec le temps:
Tout mois a ses bosquets, tout bosquet son printemps;
Printemps bientôt flétri! Toutefois votre adresse
Peut consoler encor de sa courte richesse.
Que par des soins prudents tous ces arbres plantés,
Quand ils seront sans fleurs, ne soient pas sans beautés.
Ainsi l'adroite Eglé, prolongeant son empire,
Au déclin des beaux ans sait encor nous séduire.
Le ciel même, malgré l'inclémence de l'air,
N'a pas de tous ses dons déshérité l'hiver.
Alors, des vents jaloux défiant les outrages,
Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.
Voyez l'if, et le lierre, et le pin résineux,
Le houx luisant armé de ses dards épineux,

Et du laurier divin l'immortelle verdure,
Dédommager la terre et venger la nature;
Voyez leurs fruits de pourpre, et leurs glands de corail,
Au verd de leurs rameaux mêler un vif émail:
Au milieu des champs nuds leur parure m'enchante,
Et plus inespérée en paroît plus touchante.
De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour;
Là vous venez saisir les rayons d'un beau jour;
Là l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,
Vole, et s'égaie encor sous la verte feuillée,
Et, trompé par les lieux, ne connoît plus les temps,
Croit revoir les beaux jours, et chante le printemps.
Toutefois de vos plants quels que soient les prodiges,
L'habitude souvent en détruit les prestiges,
Et le triste dégoût les voit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme secret
Vous rende leur beauté toujours plus attachante?
Oh! combien des Lappons l'usage heureux m'enchante!
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux!
Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,
De ces champs ennemis redoutent la froidure;
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à peine y perce les frimas:
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats,
Par des charmes plus doux, à leurs regards sait plaire;
Planté pour un ami, pour un fils, pour un pere,

Pour un hôte qui part emportant leurs regrets,
Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais.
Vous dont un ciel plus pur éclaire la patrie,
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie:
Elle animera tout; vos arbres, vos bosquets
Dès lors ne seront plus ni déserts, ni muets;
Ils seront habités de souvenirs sans nombre,
Et vos amis absents embelliront leur ombre.
Qui vous empêche encor, quand les bontés des dieux
D'un enfant desiré comblent enfin vos vœux,
De consacrer ce jour par les tiges naissantes
D'un bocage, d'un bois?... Mais tandis que tu chantes,
Muse, quels cris dans l'air s'élancent à la fois?
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois!
Il est né! Dans nos murs, dans nos champs, sur les ondes,
Nos foudres triomphants l'annoncent aux deux mondes.
Pour parer son berceau c'est trop peu que des fleurs;
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.
Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire;
Qu'il entende, en naissant, l'hymne de la victoire:
C'est la fête qu'on doit au pur sang des Bourbon.
Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,
Toi qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chere
Des Germains, des François, d'un époux, et d'un frere,
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux,

Sœur, mere, épouse auguste, enfin la destinée
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée;
Et mêlant dans tes yeux les larmes et les ris,
Quand tu perds une mere, elle te donne un fils.
D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre;
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour
Où Flore et les Zéphyrs composent seuls ta cour,
J'irai dans Trianon; là, pour unique hommage,
Je consacre à ton fils des arbres de son âge,
Un bosquet de son nom. Ce simple monument,
Ces tiges, de tes bois le plus cher ornement,
Tes yeux les verront croître, et, croissant avec elles,
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.
Enfin vous jouissez; et le cœur et les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire?
Déja de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.
Voyez comme en secret la nature fermente,
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.
Et vous ne l'aidez pas! Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la seve; à sa liqueur féconde

Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux;
Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux
Des sucs vierges encore essayez le mélange;
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes, et de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs!
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses;
D'un triple diadême ainsi brillent les roses;
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez: Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.
Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes!
Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, et vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers:
C'est ainsi qu'il falloit s'asservir l'univers.
Quand Lucullus vainqueur triomphoit de l'Asie,
L'airain, le marbre, et l'or, frappoient Rome éblouie;
Le sage dans la foule aimoit à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos peres,
En bataillons armés, sous des cieux plus prosperes
Aller chercher la vigne, et vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus?

Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées
Rapportoient, en chantant, ces précieux trophées:
Du pampre triomphal ils couronnoient leurs fronts;
Le pampre sur leurs dards s'enlaçoit en festons.
Tel revint sur son char le dieu vainqueur du Gange:
Les vallons, les coteaux, célébroient la vendange;
Et par-tout où coula le nectar enchanté
Coururent le plaisir, l'audace, et la gaieté.
Enfants de ces Gaulois, imitons nos ancêtres;
Disputons, enlevons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignons, l'éloquent Malesherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes,
Nourrissons inconnus de vingt climats divers,
De la cime des monts, de la rive des mers.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie:
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel; et l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnaissant l'ombrage,
Doute de son exil, à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.
Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.
Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence,

Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,
Regrettoit dans son cœur sa douce liberté,
Et son isle riante, et ses plaisirs faciles.
Ebloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écrioit: « Rendez-moi mes forêts ».
Un jour, dans ces jardins où Louis, à grands frais,
Des quatre points du monde en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcouroit leurs tribus réunies,
Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux: soudain avec des cris perçants
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel, qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendoit de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçoient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondoient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, et son ame attendrie
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.

Quels que soient vos bosquets, vos bois, et vos verers,
Enfants de votre sol ou des champs étrangers,

L'art brillant des jardins, s'il veut long-temps nous plaire,
Exige encor de vous un soin plus nécessaire.
Quelquefois, en plantant, des artistes sans art
Entre eux et la campagne élevent un rempart;
Leurs arbres sont un voile et non une parure:
Vous, sachez avec goût disposer leur verdure;
Que vos arbres divers adroitement plantés
Des plus vastes lointains vous livrent les beautés;
Par elles de vos parcs augmentez l'étendue,
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.
Eh! qui peut dédaigner ces aspects abondants
En tableaux variés, en heureux accidents!
Par eux l'œil est charmé, la campagne est vivante.
Là, d'un chemin public c'est la scene mouvante;
C'est le bœuf matinal que suit le soc tranchant;
C'est le fier cavalier qui, distrait en marchant,
Du coursier, dont sa main abandonnoit l'allure,
A l'aspect d'un passant releve l'encolure;
C'est le piéton modeste, un bâton à la main,
A qui la rêverie abrege le chemin;
C'est le pas grave et lent de la riche fermiere;
C'est le pas leste et vif de la jeune laitiere,
Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
Son vase en équilibre, et chemine en chantant;
C'est le lourd charriot dont la marche bruyante
Fait crier le pavé sous sa charge pesante,

Le char léger du fat qui vole en un instant
De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.
Regardez ce moulin où tombent en cascades
Sur l'arbre de Cérès les ondes des Naïades,
Tandis qu'au gré d'Éole un autre avec fracas
Tourne en cercles sans fin ses gigantesques bras.
Plus loin c'est un vieux bourg que des bois environnent,
Là, de leurs longs crenaux les cités se couronnent,
Et le clocher où plane un coq audacieux
Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.
Plus heureux si de loin commande au paysage
Quelque temple fameux, monument du vieil âge,
Dont les royales tours se prolongent dans l'air,
Royaumont, S.-Denis, ou le vieux Westminster
Où dorment confondus le guerrier, le poëte,
Les grands hommes d'état, et Chatam à leur tête,
L'éloquent Westminster où tout parle à l'orgueil
De grandeur, de néant, et de gloire, et de deuil.
Oublierai-je ce fleuve, et ses bords, et ses isles?
Et si la vaste mer entoure vos asyles,
Quel tableau peut valoir son courroux, son repos,
Et ces vaisseaux lointains qui volent sur les flots?
O Nice! heureux séjour, montagnes renommées,
De lavande, de thym, de citron parfumées;
Que de fois sous tes plants d'oliviers toujours verds,
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,

J'égarai mes regards sur ce théâtre immense!
Combien je jouissois! soit que l'onde en silence
Mollement balancée, et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords;
Soit que son vaste sein se gonflât de colere;
J'aimois à voir le flot, d'abord ride légere,
De loin blanchir, s'enfler, s'alonger, et marcher,
Bondir tout écumant de rocher en rocher,
Tantôt se déployer comme un serpent flexible,
Tantôt, tel qu'un tonnerre, avec un bruit horrible
Précipiter sa masse, et de ses tourbillons
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons:
Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivroient mon esprit, mon oreille, mes yeux;
Et le soir me trouvoit immobile en ces lieux.
Donc, si ce grand spectacle entoure vos domaines,
Montrez, mais variez ces magnifiques scenes:
Ici que la mer brille à travers les rameaux,
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux,
Comme au bout d'un long tube, une voûte la montre;
Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,
La perd encore; enfin la vue en liberté
Tout-à-coup la découvre en son immensité.
Sous ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare;
Mais, il faut l'avouer, c'est d'une main avare

Que les hommes, les arts, la nature, et le temps,
Sement autour de nous de riches accidents.
O plaines de la Grece! ô champs de l'Ausonie!
Lieux toujours inspirants, toujours chers au génie;
Que de fois arrêté dans un bel horizon
Le peintre voit, s'enflamme, et saisit son crayon,
Dessine ces lointains, et ces mers, et ces isles,
Ces ports, ces monts brûlants et devenus fertiles,
Des laves de ces monts encor tout menaçants
Sur des palais détruits d'autres palais naissants,
Et, dans ce long tourment de la terre et de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde!
Hélas! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.
Vous, au lieu des beautés qu'étalent ces rivages,
N'avez-vous au-dehors que de froids paysages?
Formez-vous au-dedans un asyle enchanteur;
Tel le sage dans lui sait trouver son bonheur.
A vos scenes donnez l'air piquant du mystere;
Que votre art les promette, et que l'œil les espere.
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.
D'un vain luxe non plus n'allez pas m'éblouir.

L'utile a sa beauté; gardez-vous de l'exclure.
La richesse du luxe appauvrit la nature:
Ses plants infructueux un moment flattent l'œil;
Mais Vertumne et Palès, exilés par l'orgueil,
Maudissent ces bosquets et ces fleurs inutiles,
De leur fécond domaine usurpateurs stériles;
Bientôt le soc vengeur y revient sur leurs pas,
Et Cérès, en triomphe, a repris ses états.
Plantez donc pour cueillir. Que la grappe pendante,
La pêche veloutée, et la poire fondante,
Tapissant de vos murs l'insipide blancheur,
D'un suc délicieux vous offrent la fraîcheur.
Que sur l'oignon du Nil, et sur la verte oseille,
En globes de rubis descende la groseille.
Que l'arbre offre à vos mains la pomme au teint vermeil,
Et l'abricot doré par les feux du soleil.
A côté de vos fleurs aimez à voir éclore,
Et le chou panaché que la pourpre colore,
Et les navets sucrés que Freneuse a nourris;
Pour qui mon dur censeur m'accusa de mépris:
Ma muse aux dieux des champs ne fit point cette injure:
Hôte aimable des bois, ami de la nature,
L'art des vers orne tout, et ne dédaigne rien;
Tout plaît mis à sa place: aussi gardez-vous bien
D'imiter le faux goût qui mêle en son ouvrage
L'inculte, l'élégant, le peigné, le sauvage;

Que tout soit près de vous, fraîcheur, graces, attraits,
Et qu'ailleurs au hasard désordonnant ces traits
La nature reprenne une marche plus fiere.
Enfin, pour vous donner un conseil moins vulgaire,
Toujours l'art de planter ne dicte pas des lois
Pour les vergers du sage, et les jardins des rois.
Il est des lieux publics où le peuple s'assemble,
Charmé de voir, d'errer, et de jouir ensemble;
Tant l'instinct social dans ses nobles desirs
Veut, comme ses travaux, partager ses plaisirs!
Là, nos libres regards ne souffrent point d'obstacle;
Ils veulent embrasser tout ce riche spectacle,
Ces panaches flottants, ces perles, ces rubis,
L'orgueil de la coiffure, et l'éclat des habits,
Ces voiles, ces tissus, ces étoffes brillantes,
Et leurs reflets changeants, et leurs pompes mouvantes.
Tels, si dans ces jardins où la fable autrefois
A caché des héros, des belles, et des rois,
Dans la tige des lis, des œillets, et des roses,
Les dieux mettoient un terme à leurs métamorphoses,
Tout-à-coup nous verrions, par un contraire effet,
S'animer, se mouvoir l'hyacinthe et l'œillet,
Le lis en blancs atours, la jonquille dorée,
Et la tulipe errante en robe bigarrée.
Tels nous plaisent ces lieux aux champs élysiens,
Tel Paris réunit ses nombreux citoyens:

Au retour du printemps, tels viennent se confondre
Au parc de Kensington les fiers enfants de Londre;
Vaste et brillante scene où chacun est acteur,
Amusant, amusé, spectacle et spectateur.
Muse, quitte un instant les rives paternelles;
Revole vers ces lieux que tu pris pour modeles:
Chante ce Kensington qui retrace à la fois
Et la main de le Nôtre, et les parcs de nos rois,
Où dans toute sa pompe un grand peuple s'étale.
A peine l'alouette à la voix matinale
A du printemps dans l'air gazouillé le retour,
Soudain, du long ennui de ce pompeux séjour
Où la vie est souffrante, où des foyers sans nombre,
Mêlant aux noirs brouillards leur vapeur lente et sombre,
Par ces canaux fumeux élancés dans les airs,
S'en vont noicir le ciel de la nuit des enfers,
Tout sort: de Kensington, tout cherche la montagne;
La splendeur de la ville étonne la campagne;
Tout ce peuple paré, tout ce brillant concours,
Le luxe du commerce, et le faste des cours;
Les harnois éclatants, ces coursiers dont l'audace
Du barbe généreux trahit la noble race,
Mouillant le frein d'écume, inquiets, haletants,
Pleins des feux du jeune âge, et des feux du printemps;
Le hardi cavalier, qui, plus prompt que la foudre,
Part, vole, et disparoît dans des torrents de poudre;

Les rapides wiskis, les magnifiques chars,
Ces essaims de beautés dont les grouppes épars,
Tels que dans l'Élysée, à travers les bocages,
Des fantômes légers glissent sous les ombrages,
D'un long et blanc tissu rasent le vérd gazon;
L'enfant, emblême heureux de la jeune saison,
Qui, gai comme Zéphyre, et frais comme l'Aurore,
Des roses du printemps en jouant se colore;
Le vieillard dont le cœur se sent épanouir,
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir;
La jeunesse en sa fleur, et la santé riante,
Et la convalescence à la marche tremblante,
Qui, pâle, et foible encor, vient sous un ciel vermeil
Pour la premiere fois saluer le soleil.
Quel tableau varié! je vois sous ces ombrages
Tous les états unis, tous les rangs, tous les âges;
Ici marche entouré d'un murmure d'amour,
Ou l'orateur célebre, ou le héros du jour;
Là c'est le noble chef d'une illustre famille,
Une mere superbe, et sa modeste fille,
Qui, mêlant à la grace un trouble intéressant,
Semble rougir de plaire, et plaît en rougissant;
Tandis que, tressaillant dans l'ame maternelle,
L'orgueil jouit tout bas d'être éclipsé par elle.
Plus loin un digne Anglais, bon pere, heureux époux,
Chargé de son enfant, et fier d'un poids si doux,

Le dispute aux baisers d'une mere chérie,
Et semble avec orgueil l'offrir à la patrie.
Voyez ce couple aimable enfoncé dans ces bois;
Là, tout deux ont aimé pour la premiere fois,
Et se montrent la place où, dans son trouble extrême,
L'un d'eux, en palpitant, prononça: Je vous aime.
Là, deux bons vieux amis vont discourant entre eux;
Ailleurs, un étourdi qu'emporte un char poudreux,
Jette, en courant, un mot que la rapide roue
Laisse bientôt loin d'elle, et dont Zéphyr se joue.
On se cherche, on se mêle, on se croise au hasard;
On s'envoie un salut, un sourire, un regard;
Cependant, à travers le tourbillon qui roule,
Plus d'un grave penseur, isolé dans la foule,
Va poursuivant son rêve; ou peut-être un banni,
A l'aspect de ce peuple heureux et réuni,
Qu'un beau site, un beau jour, un beau spectacle attire,
Se souvient de Longchamps, se recueille, et soupire.

FIN DU SECOND CHANT.

LES JARDINS.

POËME.

CHANT TROISIEME.

Je chantois les jardins, les vergers, et les bois,
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.
A ces cris, arrachés des foyers de leurs peres,
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangeres,
Et Mars a de Vénus déserté les bosquets.
Dieux des champs! dieux amis de l'innocente paix,
Ne craignez rien: Louis, au lieu de vous détruire,
Veut sur des bords lointains étendre votre empire;
Il veut qu'en liberté les heureux Pensylvains
Puissent cueillir les fruits qu'ont cultivés leurs mains.
Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,
Je ne puis vers Yorck sur les gouffres de l'onde
Suivre votre valeur; mais, pour votre retour,
Ma muse des jardins embellit le séjour.
Déja j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes;
Pour vous de myrtes verds des couronnes sont prêtes.

Je prépare pour vous le murmure des eaux,
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,
Où mollement assis, oubliant les alarmes,
Tranquilles, vous direz la gloire de nos armes,
Tandis qu'entre la crainte et l'espoir suspendus
Vos enfants frémiront d'un danger qui n'est plus.
Achevons cependant d'orner ces frais asyles.
Jadis dans nos jardins les sables infertiles,
Tristes, secs, et du jour réfléchissant les feux,
Importunoient les pieds, et fatiguoient les yeux;
Tout étoit nu, brûlant: mais enfin l'Angleterre
Nous apprit l'art d'orner et d'habiller la terre.
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein:
Sans cesse l'arrosoir ou la faux à la main,
Désaltérez leur soif, tondez leur chevelure;
Que le roulant cylindre en foule la verdure;
Que toujours bien choisis, bien unis, bien serrés,
De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés,
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse;
Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.
Réservez toutefois aux lieux moins éloignés
Ce luxe de verdure et ces gazons soignés.
Du reste composez une riche pâture,
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.
Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux,
Des engrais pour vos champs, des tableaux pour vos yeux

Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
D'ouvrir vos parcs au bœuf, à la vache féconde,
Qui ne dégradent plus ni vos parcs, ni mes vers.
Sur le climat encor réglez vos plants divers.
N'allez pas des gazons prodiguer la parure
Aux lieux où la chaleur dévore la verdure;
La terre s'en attriste, et de ces prés flétris
Les yeux avec regret parcourent les débris.
Ah! quand le ciel brûlant seche nos paysages,
Que ne puis-je, Albion, errer sur ces rivages
Où la beauté, foulant le tendre émail des fleurs,
Promene en paix ses yeux innocemment rêveurs!
Belle et fraîche Albion, fille aimable des ondes,
Qui nourris tes tapis de leurs vapeurs fécondes:
Là, même dans l'été, l'horizon le plus pur
D'un rideau nébuleux voile encor son azur;
Par un soleil plus doux les plantes épargnées
D'une pluie insensible en tout temps sont baignées;
Sa secrete influence en nourrit la fraîcheur;
L'herbe tendre y renaît sous la main du faucheur,
Et l'Anglais sérieux à son ciel chargé d'ombres
Doit des gazons plus gais, et des pensers plus sombres.
Quel que soit le climat, dans vos jardins riants
C'est peu de déployer ces tapis verdoyants;
Il en faut avec goût savoir choisir les formes.
Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes:

En d'insipides ronds, ou d'ennuyeux carrés,
Je ne veux point les voir tristement resserrés;
Un air de liberté fait leur premiere grace;
Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embrasse,
D'un air mystérieux ils aillent se cacher,
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.
Telle est d'un beau gazon la force simple et pure.
Voulez-vous mieux l'orner? imitez la nature:
Elle émaille les prés des plus riches couleurs.
Hâtez-vous; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes! par vous la nature est plus belle;
Dans ses brillants travaux l'art vous prend pour modele;
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour;
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire;
Le laurier vous permet de parer la victoire:
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur;
L'autel même où de Dieu repose la grandeur
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la Religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Fille de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,

De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
Achete au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre;
Qu'il possede en jaloux, et jouisse en avare.
Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs, et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre:
Venez; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués;
Que vos heureux trésors soient par-tout prodigués:
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure;
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure;
Serpentez en guirlande; entourez ces berceaux;
En Méandres brillants courez au bord des eaux,
Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms;
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,

La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le printemps sa guirlande, et l'amour ses bouquets,
Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grace
Dans les jours de festin la couronne d'Horace,
La rose au doux parfum, de qui l'extrait divin
Goutte à goutte versé par une avare main
Parfume, en s'exhalant, tout un palais d'Asie,
Comme un doux souvenir remplit toute la vie?
Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux
Destinés à tracer de plus mâles tableaux.
Cette variété, charme de la nature,
Dont ma muse tantôt vous traçoit la peinture,
Et dont elle dictoit les charmantes leçons,
Pour un autre sujet demande d'autres tons.
O vous, dont je foulois les pelouses fleuries,
Il faut donc vous quitter, agréables prairies;
Un site plus sévere appelle mes regards.
Voyez de loin ces rocs confusément épars.
De vos jardins voués à la monotonie
Leur sublime âpreté jadis étoit bannie.
Depuis qu'enfin le peintre y prescrivant des lois
Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,
Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent;
Mais de quelque beauté que ces masses les parent,
Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,
De la nature en vain rival présomptueux

L'art en voudroit tenter une infidele image.
Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.
Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,
Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whately, je te suis; viens, j'y monte avec toi.
Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi!
Tous ces rocs variant leurs gigantesques cimes,
Vers le ciel élancés, roulés dans des abymes,
L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,
Quelquefois dans les airs hardiment suspendus,
Les uns taillés en tours, en arcades rustiques,
Quelques uns à travers leurs noirâtres portiques
Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur,
Des sources, des ruisseaux le cours brillant et pur,
Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,
Ces romantiques lieux qu'ont chantés les poëtes.
Heureux si ces grands traits embellissent vos champs!
Mais dans votre tableau leurs tons seroient tranchants.
C'est là, c'est pour domter leur inculte énergie
Qu'il faut d'un enchanteur le charme et la magie.
Cet enchanteur, c'est l'art; ses charmes sont les bois:
Il parle; les rochers s'ombragent à sa voix,
Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangere.
Quand vous ornez ainsi leur sécheresse austere,

Variez bien vos plants; offrez aux spectateurs
Des contrastes de tons, de formes, de couleurs;
Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.
N'interromprez-vous point ces masses trop égales?
Cachez ou découvrez, variez à la fois
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.
N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,
Des arbustes rampants l'errante chevelure?
J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejetons,
Sur leurs arides flancs serpenter en festons;
J'aime à voir leurs fronts nus, et leurs têtes sauvages,
Se coiffer de verdure, et s'entourer d'ombrages.
C'est peu. Parmi ces rocs un vallon précieux,
Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux?
Saisissez ce bienfait; déployez à la vue
D'un sol favorisé la richesse imprévue.
C'est un contraste heureux; c'est la stérilité
Qui cede un coin de terre à la fertilité.
Ainsi vous subjuguez leur âpre caractere.
Non qu'il faille toujours les orner pour vous plaire;
Votre art, qui doit toujours en adoucir l'horreur,
Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.
Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice
D'une simple cabane il pose l'édifice:
Le précipice encore en paroît agrandi.
Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.

A leur terrible aspect je tremble, et de leur cime
L'imagination me suspend sur l'abyme.
Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,
De voyageurs perdus, d'amants précipités;
Vieux récits qui, charmant la foule émerveillée,
Des crédules hameaux abregent la veillée,
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.
Mais de ces grands effets n'usez que sobrement;
Notre cœur, dans les champs, à ces rudes secousses
Préfere un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le sens, de la cime des monts
J'ai besoin de descendre en mes riants vallons.
Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages;
Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.
Eh bien! si vos sommets, jadis tout dépouillés,
Sont, grace à mes leçons, richement habillés,
O rochers! ouvrez-moi vos sources souterraines,
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez par-tout la vie et la fraîcheur.
Ah! qui peut remplacer votre aspect enchanteur?
De près il nous amuse, et de loin nous invite;
C'est le premier qu'on cherche, et le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs; vous répétez les cieux;
Vous enchantez l'oreille, et vous charmez les yeux.
Venez: puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondants encor que votre source,

Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, et purs comme vos eaux!
Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leurs penchants, et même leurs caprices.
Dans la facilité de ses libres détours
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.
De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,
De ses plis sinueux contraindre la mollesse?
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez?
Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans gêne, sans apprêt, sans parure étrangere,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergere?
Sa grace est dans l'aisance et dans la liberté.
Mais au fond d'un serrail contemplez la beauté:
En vain elle éblouit, vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale;
Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
Décele la contrainte et flétrit ses attraits.
Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté son esclavage même.
Ainsi, malgré Morel, dont l'éloquente voix
De la simple nature a su plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde, en des canaux pressée,
Part, s'échappe, et jaillit avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre et lance jusqu'aux cieux,

L'homme se dit: « C'est moi qui créai ces prodiges ».
L'homme admire son art dans ces brillants prestiges:
Qu'ils soient donc déployés chez les grands et les rois,
Mais, je le dis encor, loin du luxe bourgeois
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'éleve à peine, et meurt à deux pieds du parterre.
C'est peu: tout doit répondre à ce riche ornement;
Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement.
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une Fée, en passant, s'est fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur;
L'œil de son jet hardi mesure la hauteur;
Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent;
Le gazon est plus verd, l'air plus frais; des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chûte des eaux;
Et les bois, inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.
Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, et de loin entendue,
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue;
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers, et la terre, et les eaux, et les bois.
Employez donc cet art; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins, où tombant en mesure,

D'un mouvement égal, les flots précipités
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.
La cascade d'ailleurs a plus d'un caractere.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau se précipitant dans son lit tortueux
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde:
Tantôt avec lenteur développant son onde,
Sans colere, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, et le verd des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.
Consultez donc l'effet que votre art veut produire;
Et ces flots, toujours prompts à se laisser conduire,
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux;
Tableaux toujours puissants! Eh! qui n'a pas de l'onde
Eprouvé sur son cœur l'impression profonde?
Toujours, soit qu'un courant vif et précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité,
Soit que sur le limon une riviere lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente,
Soit qu'à travers les rocs un torrent en courroux
Se brise avec fracas, triste ou gai, vif ou doux,

Leur cours excite, appaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermoit les amours, et les tendres desirs,
Et la joie, et l'espoir précurseur des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybele!
Non moins impérieuse elle renferme en elle
La gaieté, la tristesse, et le trouble, et l'effroi.
Eh! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi?
Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres
Que de la nuit encore avoient noircis les ombres,
Accabloient ma pensée et flétrissoient mes sens,
Si d'un ruisseau voisin j'entendois les accents,
J'allois, je visitois ses consolantes ondes;
Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes,
Suspendoient mes chagrins, endormoient ma douleur,
Et la sérénité renaissoit dans mon cœur.
Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante!
Pour prix de ce bienfait, toi, dont le cours m'enchante,
Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,
T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir.
Un ruisseau siéroit mal dans une vaste plaine;
Son lit n'y traceroit qu'une ligne incertaine;
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret;
Son cours orne les bois; les bois sont ses délices:
Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,

Son embarras charmant, sa pente, ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis;
Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son onde agreste et sa course sauvage,
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir;
Là, ses flots amoureux vont embrasser des isles;
Plus loin, il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vîtesse et de limpidité,
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour-à-tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.
Mais vers ses bords riants la riviere m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble et pompeux tableau,
Son onde moins modeste en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante;
Elle laisse au ruisseau sa gaieté pétulante,
Et son inquiétude, et ses plis tortueux;
Son lit, en longs courants, des vallons sinueux
Suivra les doux contours et la molle courbure.
Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La riviere aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verds,

Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scenes, d'accidents! Là, j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verds
Trembler du mouvement et des eaux et des airs.
Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure;
Là, le jour par filets pénetre leur verdure;
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots;
Souvent, d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
Ainsi l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours:
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours,
Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.
Sachez donc les unir, ou si, dans de beaux lieux,
La nature sans vous fit cet hymen heureux,
Respectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle!
Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asyle où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage;
Ton art la seconda; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur;
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure

Qui rougit d'être nue, et craint les ornements.
Je crois voir le faux goût gâter ces lieux charmants:
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'est qu'un son importun, qu'une meule qui crie;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison;
Le marbre fastueux outrage le gazon,
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.
Barbares, arrêtez, et respectez ces lieux!
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si, dès mon premier âge,
Je me plus à chanter les prés, l'onde, et l'ombrage,
Beaux lieux, offrez long-temps à votre possesseur
L'image de la paix qui regne dans son cœur.
Au défaut des courants formés par la nature
L'art pourra vous prêter son heureuse imposture,
Sans doute; mais cet art veut un œil exercé.
Que les flots bien conduits, que leur cours bien tracé,
M'offrent de la riviere un portrait véritable;
Son lit, ses eaux, ses bords, que tout soit vraisemblable.
De ta riviere ainsi le cours fut façonné,
O toi, d'un couple auguste asyle fortuné,

Délicieux Oatlands! ta plus riche parure,
Ce n'est point ton palais, tes fleurs, et ta verdure,
Ni tes vastes lointains, ni cet antre charmant
Qui d'une nuit arabe offre l'enchantement;
Mais ces superbes eaux qu'en un fleuve factice
Le goût fit serpenter avec tant d'artifice:
L'œil charmé s'y méprend; dans ces nombreux détours
De la Tamise encore il croit suivre le cours,
Et, par l'illusion d'une savante optique
Qui confond les lointains dans sa vapeur magique,
D'un vieux pont suspendu sur ce fleuve royal
Montre de loin la voûte embrassant ton canal;
Tant l'art a de pouvoir, et tant la perspective
Qui prête à vos tableaux sa beauté fugitive,
Par sa douce féerie et ses charmes secrets,
Colorant, approchant, éloignant les objets,
De son brillant prestige embellit les campagnes,
Comble ici les vallons, là baisse les montagnes,
Déguise les objets, les distances, les lieux,
Et, pour mieux les charmer, en impose à nos yeux!
  Autant que la riviere en sa molle souplesse
D'un rivage anguleux redoute la rudesse,
Autant les bords aigus, les longs enfoncements,
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornements.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes,
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes;

Et qu'ainsi s'appelant d'un mutuel amour
Et la terre et les eaux se cherchent tour-à-tour.
Ces aspects variés amusent votre vue.
L'œil aime dans un lac une vaste étendue;
Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,
Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi, pour abréger leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété;
Ou bien faites éclore une isle de verdure.
Les isles sont des eaux la plus riche parure.
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars
Des masses d'arbres verds arrêtent vos regards.
Par un contraire effet, si vous voulez l'étendre,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre;
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau.
A travers ces rideaux où l'eau fuit et se plonge
L'imagination la suit et la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas;
Ainsi le goût savant prête à tout des appas,
Et des objets qu'il crée, et de ceux qu'il imite,
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.
Du frais miroir des eaux, de leurs nombreux reflets
Sachez aussi connoître et saisir les effets,

Quelle que soit leur forme, étang, lac, ou riviere,
Qu'il soit pour vos bosquets un centre de lumiere,
Un foyer éclatant d'où les rayons du jour
Pénetrent doucement dans les bois d'alentour,
Et de l'onde au bocage, et du bocage à l'onde,
Promenent, en jouant, leur lueur vagabonde;
L'œil aime à voir glisser à travers les rameaux
Et leur clarté tremblante, et leurs jours inégaux;
Là leur teinte est plus claire, ici plus rembrunie,
Et de leurs doux combats résulte l'harmonie.
Or maintenant que l'art dans ses jardins pompeux
Insulte à mes travaux, dans mes jardins heureux
Par-tout respire un air de liberté, de joie:
La pelouse riante à son gré se déploie:
Les bois indépendants relevent leurs rameaux:
Les fleurs bravent l'équerre; et l'arbre, les ciseaux:
L'onde chérit ses bords; la terre, sa parure:
Tout est beau, simple, et grand, c'est l'art de la nature.
Que dis-je? vos travaux sont encore imparfaits:
Ces étangs sont déserts, et ces lacs sont muets;
Eh bien! pour animer leur surface immobile,
L'art vous présente encor plus d'un moyen utile.
Pourquoi sur ces flots morts ne déployez-vous pas
Le flottant appareil des rames et des mâts?
Leur aspect vous amuse, et des barques légeres
Votre œil de loin poursuit les traces passageres;

Zéphyre de la toile enfle les plis mouvants,
Et chaque banderole est le jouet des vents.
Faites plus; que la tanche, et la perche, et l'anguille,
Y propagent en paix leur nombreuse famille;
Donnez-leur quelques soins; que docile à vos lois
Leur troupe familiere accoure à votre voix.
Joignez-y ces oiseaux qui d'une rame agile,
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile;
A leur tête s'avance, et nage avec fierté,
Le cygne au cou superbe, au plumage argenté,
Le cygne à qui l'erreur prêta des chants aimables,
Et qui n'eut pas besoin du mensonge des fables:
A sa suite un essaim de ces oiseaux rameurs,
Tous différents de voix, de plumage, de mœurs,
Fend les eaux, bat les airs de ses ailes bruyantes;
Tout jouit, tout s'anime, et les eaux sont vivantes.
Et si des faits anciens, des traits miraculeux,
Des amours, des combats, ou vrais, ou fabuleux,
Créés par les romans, ou vivants dans l'histoire,
D'un ruisseau, d'une source, ont consacré la gloire;
De leur antique honneur ces flots enorgueillis
Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.
Quel cœur sans être ému trouveroit Aréthuse,
Alphée, ou le Lignon; toi, sur-tout, toi, Vaucluse,
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poëte, et sur-tout nul amant?

Dans ce cercle de monts, qui, recourbant leur chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine,
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta Nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimois à voir ton eau, qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'éleve, et de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe et roule à grand bruit; puis, calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et, sous un ciel d'azur, coule, arrose et féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressoient mon cœur:
La voilà donc, disois-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmoit de sa lyre plaintive!
Ici Pétrarque, à Laure exprimant son amour,
Voyoit naître trop tard, mourir trop tôt le jour;
Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caracteres?
Une grotte écartée avoit frappé mes yeux;
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux!
M'écriois-je; un vieux tronc bordoit-il le rivage?
Laure avoit reposé sous son antique ombrage:

Je redemandois Laure à l'écho du vallon;
Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.
Par-tout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque et Laure,
Et par eux ces beaux lieux s'embellissoient encore.
Ah! si dans vos travaux est toujours respecté
Le lieu par un grand homme autrefois habité,
Combien doit l'être un sol embelli par lui-même!
Dans ces sites fameux c'est leur maître qu'on aime.
Eh! qui du Tusculum de l'orateur romain,
Du Tivoli si cher au Pindare latin,
Auroit osé changer la forme antique et pure?
Tout ornement l'altere, et l'art lui fait injure.
Loin donc l'audacieux qui, pour le corriger,
Profane un lieu célebre en voulant le changer!
Le grand homme au tombeau se plaint de cet outrage,
Et les ans seuls ont droit d'embellir son ouvrage:
Gardez donc d'attenter à ces lieux révérés;
Leurs débris sont divins, leurs défauts sont sacrés.
Conservez leurs enclos, leurs jardins, leurs murailles:
Tel on laisse sa rouille au bronze des médailles:
Tel j'ai vu ce Twicknham dont Pope est créateur;
Le goût le défendit d'un art profanateur;
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.
Ciel! avec quel transport j'ai visité ce lieu
Dont Mindipe est le maître, et dont Pope est le dieu!

Le plus humble réduit avoit pour moi des charmes.
Le voilà ce musée où, l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse il soupiroit le nom;
Là, sa muse évoquoit Achille, Agamemnon,
Célébroit Dieu, le monde, et ses lois éternelles,
Ou les regles du goût, ou les cheveux des belles;
Je reconnois l'alcove où, jusqu'à son réveil,
Les doux rêves du sage amusoient son sommeil;
Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffoit sa verve en beaux vers exhalée:
Approchez, contemplez ce monument pieux
Où pleuroit en silence un fils religieux:
Là, repose sa mere, et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres;
Là, du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri;
Et son œil, que déja couvroit l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.
Salut, saule fameux que ses mains ont planté!
Hélas! tes vieux rameaux dans leur caducité
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse,
Un jour tu périras; ses vers vivront sans cesse.
Console-toi pourtant; celui qui dans ses vers
D'Homere le premier fit ouïr les concerts,
Bienfaiteur des jardins ainsi que du langage,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage:

A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue, et l'esquif arrêté;
Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore
Ses regards prolongés se retournent encore.
Mon sort est plus heureux; par un secret amour
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.
Eh! comment résister au charme qui m'entraîne?
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramene.
Le chantre d'Ilion fut embelli par toi;
Virgile, moins heureux, fut imité par moi.
Comme toi, je chéris ma noble indépendance;
Comme toi, des forêts je cherche le silence.
Aussi, dans ces bosquets par ta muse habités,
Viennent errer souvent mes regards enchantés:
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse;
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.
Protege donc ma muse; et si ma main fidele
Jadis à nos Français te montra pour modele,
Inspire encor mes chants; c'est toi dont le flambeau
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau:
Ma voix t'en fait hommage, et dans ce lieu champêtre
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même as fait naître.

FIN DU TROISIEME CHANT.

LES JARDINS.

POËME.

CHANT QUATRIÈME.

Non, je ne puis quitter le spectacle des champs.
Eh! qui dédaigneroit ce sujet de mes chants!
Il inspiroit Virgile, il séduisoit Homere.
Homere, qui d'Achille a chanté la colere,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeler, au milieu des batailles,
Les bois, les prés, les champs; et de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux;
Et lorsque pour Achille il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les sieges, les alarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,
Sa main trace bientôt d'un burin consolant
La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages:
Le héros se revêt de ces douces images,

Part, et porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange et les riches moissons.
Chantre divin, je laisse à tes muses altieres
Le soin de diriger ces phalanges guerrieres;
Diriger les jardins est mon paisible emploi.
Déja le sol docile a reconnu ma loi;
Des gazons l'ont couvert; et de sa main vermeille
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille;
Des bois ont couronné les rochers et les eaux.
Maintenant, pour jouir de ces brillants tableaux,
Dans ces champs découverts, sous ces obscures voûtes,
D'agréables sentiers vont me frayer des routes.
Des scenes à ma voix naîtront de toutes parts;
Pour les orner enfin j'y conduirai les arts;
Et le ciseau divin, la noble architecture,
Vont de ces lieux charmants achever la parure.
Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.
Dans vos jardins naissants je défends qu'on les trace.
Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur place:
Vers les plus beaux aspects sachez les diriger;
Voyez, lorsque vous-même aux yeux de l'étranger
Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse
Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,
Lui découvre en passant des sites enchantés,
Lui réserve au retour de nouvelles beautés,

De surprise en surprise et l'amuse et l'entraîne,
D'une scene qui fuit fait naître une autre scene,
Et toujours remplissant ou piquant son desir,
Souvent, pour l'augmenter, differe son plaisir.
Eh bien! que vos sentiers vous imitent vous-même.
Dans leurs formes encor fuyez tout vain systême,
Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.
La mode regne aux champs ainsi qu'à la cité.
Quand de leur symmétrique et pompeuse ordonnance
Les jardins d'Italie eurent charmé la France,
Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir:
Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir;
Tout s'aligna. Par-tout, en deux rangs étalées,
S'alongerent sans fin d'éternelles allées.
Autre temps, autre goût. Enfin le parc anglais
D'une beauté plus libre avertit le Français;
Dès lors on ne vit plus que lignes ondoyantes,
Que sentiers tortueux, que routes tournoyantes.
Lassé d'errer, en vain le terme est devant moi;
Il faut encore errer, serpenter malgré soi,
Et maudissant vingt fois votre importune adresse
Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.
Évitez ces excès; tout excès dure peu.
De ces sentiers divers chaque genre a son lieu;
L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante
De loin fixe mes yeux et nourrit mon attente;

L'autre m'égarera dans ces réduits secrets
Qu'un art mystérieux semble voiler exprès:
Mais rendez naturel ce dédale factice;
Qu'il ait l'air du besoin, et non pas du caprice;
Que divers accidents rencontrés dans son cours,
Les bois, les eaux, le sol, commandent ces détours.
Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse;
Des longs alignements si je hais la tristesse,
Je hais bien plus encor le cours embarrassé
D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,
En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,
De détours redoublés m'inquiète, me lasse,
Et sans variété, brusque et capricieux,
Tourmente, et le terrein, et mes pas, et mes yeux.
Il est des plis heureux, des courbes naturelles,
Dont les champs quelquefois vous offrent des modeles;
La route de ces chars, la trace des troupeaux
Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux,
La bergere indolente, et qui, dans les prairies,
Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,
Vous enseignent ces plis mollement onduleux.
Loin donc de vos sentiers les contours anguleux;
Sur-tout, quand vers le but un long détour nous mene,
Songez que le plaisir doit racheter la peine.
Des poëtes fameux osez imiter l'art;
Si leur muse en marchant se permet un écart,

Ce détour me rit plus que le chemin lui-même;
C'est Nisus défendant Euryale qu'il aime,
C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs:
Qu'ainsi votre art m'égare en de douces erreurs.
Des plus riants objets égayez le passage,
Et qu'au terme arrivés, votre art nous dédommage
Par d'aimables aspects, de riches ornements,
De ce vivant poëme épisodes charmants.
Ici, vous m'offrirez des antres verds et sombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le silence, et les ombres;
L'imagination y devance les yeux:
Plus loin, c'est un beau lac qui réfléchit les cieux;
Tantôt, dans le lointain, confuse et fugitive,
Se déploie une immense et noble perspective;
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,
Par la nature et vous richement embelli,
Plein d'ombres et de fleurs, et d'un luxe champêtre,
Semble dire: « Arrêtez! où pouvez-vous mieux être »?
Soudain la scene change; au lieu de la gaieté,
C'est la mélancolie et la tranquillité;
C'est le calme imposant des lieux où sont nourries
La méditation, les longues rêveries.
Là, l'homme avec son cœur revient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carriere;
Quelquefois, rejetant ses regards en arriere,

Se plaît à distinguer dans le cercle des jours
Ce peu d'instants, hélas! et si chers, et si courts;
Ces fleurs dans un désert, ces temps où le ramene
Le regret du bonheur, et même de la peine.
Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs;
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages,
Par-tout de frais berceaux et d'élégants bocages,
Toujours des fleurs, toujours des festons; c'est toujours
Ou le temple de Flore, ou celui des amours:
Leur gaieté monotone à la fin m'importune.
Mais vous, osez sortir de la route commune;
Inventez, hasardez des contrastes heureux;
Des effets opposés peuvent s'aider entre eux.
Imitez Le Poussin: aux fêtes bocageres
Il nous peint les bergers et les jeunes bergeres,
Les bras entrelacés, dansant sous des ormeaux,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots:
Et moi, je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,
Semble dire: « Mortels, hâtez-vous de jouir;
« Jeux, danses, et bergers, tout va s'évanouir »;
Et, dans l'ame attendrie, à la vive alégresse
Succede, par degrés, une douce tristesse.
Imitez ces effets; en de riants tableaux
Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux;

D'offrir de vos douleurs le monument fidele.
Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle?
Loin d'un monde léger, venez donc à vos pleurs,
Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.
Tout devient un ami pour les ames sensibles;
Déja pour l'embrasser de leurs ombres paisibles
Se penchent sur la tombe, objet de vos regrets,
L'if, le sombre sapin, et toi, triste cyprès;
Fidele ami des morts, protecteur de leur cendre,
Ta tige, chere au cœur mélancolique et tendre,
Laisse la joie au myrte, et la gloire au laurier;
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le sais; mais ton deuil compatit à nos peines.
Dans tous ces monuments point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchants,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Sur-tout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice;
Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau:
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.
Ah! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misere esperent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures;

Sans doute. Depuis l'aube, où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée, où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui pétille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours;
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours:
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne, et ne jette un triste et long regard,
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas quelque larme?
Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.
Celui qui, de son rang faisant rougir le sort,
Servit son Dieu, son Roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau;
Tracez-y ses vertus, et les pleurs du hameau:
Qu'on y lise: *Ci gît le bon fils, le bon pere,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célebrent la beauté;
Que leur muse, toujours ivre de volupté,

Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec ses chants de joie, et ses habits de fête;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main la premiere y jeta quelques fleurs.
Revenons, il est temps, sous de plus gais ombrages.
L'architecture encore au fond de ces bocages
M'attend pour les orner d'édifices charmants.
Ce ne sont plus du deuil les tristes monuments;
Ce sont d'heureux réduits, dont la riche parure,
D'arbres environnée, embellit leur verdure.
Mais j'en permets l'usage, et j'en proscris l'abus.
Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers, prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kiosk, et pagode,
Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture et sans but et sans choix,
Dont la profusion stérilement féconde
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.
Dans Stow, je l'avouerai, l'art plus judicieux
Et choisit mieux leur forme, et les disposa mieux;
Je crois, en admirant leur pompe enchanteresse,
Ou voyager dans Rome, ou parcourir la Grece.
Mais les Grecs, les Romains, et les âges passés,
Seuls dans ces grands travaux ne sont pas retracés;
Non, ces lieux embellis par vous, par vos ancêtres,
O couple vertueux! me parlent de leurs maîtres;

Ces murs que la concorde honore de son nom
De votre heureux hymen me montrent l'union;
Qui peut voir, sans songer à vos vertus publiques,
Ce monument sacré des vertus politiques?
Salut, temple des arts, temple de l'amitié....
Mais quoi! je n'y vois point l'autel de la pitié!
Qui pourtant mieux que vous connut sa douce flamme?
Ah! s'il n'est dans ces lieux, son temple est dans notre am
En vain cet Élysée, aimable et doux abri,
Croit être du bonheur le séjour favori;
Il n'est point confiné dans ce riant asyle,
Il vous suit aux hameaux, à la cour, à la ville;
Et faisant des heureux sans craindre des ingrats,
L'Élysée est par-tout où s'adressent vos pas.
Quels que soient leur grandeur, leur nombre, leur figur
Des bâtiments divers que la forme soit pure.
N'y cherchez pas non plus un oisif ornement;
Et sous l'utilité déguisez l'agrément.
La ferme, le trésor, le plaisir de son maître,
Réclamera d'abord sa parure champêtre.
Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas;
Il lui doit sa richesse; et ses simples appas
L'emportent sur son luxe, autant que l'art d'Armide
Cede au souris naïf d'une vierge timide.
La ferme! A ce nom seul, les moissons, les vergers,
Le regne pastoral, les doux soins des bergers,

Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchants.
Venez, de vos oiseaux j'entends déja les chants;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour; mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Élégante à la fois et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.
Ah! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges.
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges;
Que le crible, le van, où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paroître;
Sur-tout des animaux que le tableau mouvant,
Au-dedans, au-dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grace inanimée, et la pompe immobile,
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différents et d'instinct et de voix,
Habitants sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,

591612

M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux!
A leur tête est le coq, pere, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,
A son serrail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et fait pour les plaisirs, et l'empire, et la gloire,
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, et jusqu'à leurs repas:
La corbeille à la main, la sage ménagere
A peine a reparu, la nation légere,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyants descend toute à la fois;
La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres, toujours chassés et revenant sans cesse,
Assiegent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
Soignez donc, protégez ce peuple domestique;
Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés?
Un seul grain de millet leur plairoit davantage.
La Fontaine l'a dit. O véritable sage!
La Fontaine, c'est toi qu'il faudroit en ces lieux;
Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireroient mieux;

Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
Pourroient à nos dépens égayer ton pinceau;
Là, de tes deux pigeons tu verrois le tableau,
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
Te feroient dire encore: « Amour! tu perdis Troie ».
Ainsi nous plaît la ferme, et son air animé.
Dans cet autre réduit quel peuple renfermé
De ses cris inconnus a frappé mes oreilles?
Là sont des animaux, étrangeres merveilles;
Là, dans un doux exil vivent emprisonnés
Quadrupedes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.
N'allez pas rechercher les especes bizarres;
Préférez les plus beaux, et non pas les plus rares;
Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux,
Favoris du soleil, brillent de tous ses feux,
L'or pourpré du faisan, l'émail de la pintade:
Logez plus richement ces oiseaux de parade;
Eux-mêmes sont un luxe; et, puisque leur beauté
Rachete à vos regards leur inutilité,
De ces captifs brillants que les prisons soient belles.
Sur-tout ne m'offrez point ces animaux rebelles
De qui l'orgueil s'indigne et languit dans nos fers.
Eh! quel œil sans regret peut voir le roi des airs,
L'aigle, qui se jouoit au milieu de l'orage,
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage

La fierté de son vol et l'éclair de ses yeux?
Rendez-lui le soleil et la voûte des cieux;
Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.
Tandis que, déployant leur parure étrangere,
Ces hôtes différents semblent briguer mon choix,
Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits
Où, de même exilés et ravis à leur terre,
D'étrangers végétaux habitent sous le verre:
Entourez d'un air doux ces frêles rejétons;
Mais, vainqueur des climats, respectez les saisons;
Ne forcez point d'éclore au sein de la froidure
Des biens qu'à d'autres temps destinoit la nature;
Laissez aux lieux flétris par des hivers constants
Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux printemps;
Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,
Sans forcer ses présents, attendez ses largesses.
Mais j'aime à voir ces toits, ces abris transparents,
Receler des climats les tributs différents,
Cet asyle enhardir le jasmin d'Ibérie,
La pervenche frileuse oublier sa patrie,
Et le jaune ananas, par ces chaleurs trompé,
Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.
Tel nous plaît Trianon; tel Paris nous étale
De deux mondes rivaux la pompe végétale.
Tel, formant une cour à l'épouse des rois,
Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix;

A ces sujets nouveaux leur reine vient sourire;
Chacun, comme Albion, bénit son doux empire,
Et, retrouvant ici son climat, sa saison,
Pardonne son exil, et chérit sa prison.
Motivez donc toujours vos divers édifices,
Des animaux, des fleurs, agréables hospices.
Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,
Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux?
Sous ces saules que baigne une onde salutaire
Je placerois du bain l'asyle solitaire;
Plus loin, une cabane où regne la fraîcheur
Offriroit les filets et la ligne au pêcheur.
Vous voyez de ce bois la douce solitude;
J'y consacre un asyle aux muses, à l'étude.
Dans ce majestueux et long enfoncement
J'ordonne un obélisque, auguste monument;
Il s'éleve, et j'écris sur la pierre attendrie:
A nos braves marins mourants pour la patrie.
Quelques pleurs, en passant, s'échappent de vos yeux.
Là-haut c'est une tour où l'art ingénieux
Éleve et fait jouer ces tablettes parlantes
Qui des faits confiés à leurs feuilles mouvantes
Se transmettent dans l'air les rapides signaux.
Indignée à l'aspect de ces courriers nouveaux,
La déesse aux cent yeux, aux cent voix infideles,
A brisé sa trompette, et replié ses ailes.

Ainsi vos bâtiments, vos asyles divers
Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.
Au site assortissez leur figure, leur masse;
Que chacun avec goût établi dans sa place,
Jamais trop resserré, jamais trop étendu,
Laisse briller la scene, et n'y soit point perdu.
Sachez ce qui convient ou nuit au caractere.
Un réduit écarté, dans un lieu solitaire,
Peint mieux la solitude encore et l'abandon.
Montrez-vous donc fidele à chaque expression:
N'allez pas au grand jour offrir un hermitage;
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage;
Un temple veut paroître au penchant d'un coteau;
Son site aérien répand dans le tableau
L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie;
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.
Par un contraire effet vous cacherez au jour
L'asyle du silence, ou celui de l'amour:
Ainsi de Radzivil se dérobe le temple;
L'œil de loin le devine, et de près le contemple
Dans son isle charmante, abri voluptueux:
Là, tout est frais, riant, simple, majestueux:
Au-dedans, un jour doux, le calme, le mystere,
Les traits chéris du dieu qu'en secret on révere;
Au-dehors, les parfums de cent vases divers
En nuage odorant exhalés dans les airs;

Ce beau lac dont l'azur réfléchit son portique,
Ces restes d'un vieux temple, et cette voûte antique
Qui voit d'heureux troupeaux dormir aux mêmes lieux
Où leur sang autrefois eût coulé pour les dieux;
L'heureuse allégorie, et la fable, et l'histoire,
Tout ce qui plaît aux yeux, et parle à la mémoire,
La nature et les arts, le génie et le goût,
Tout sert à l'embellir; lui-même embellit tout.
Heureux quand Radzivil daigne en orner les fêtes,
Et vient au dieu du temple assurer des conquêtes!
Telle est des bâtiments la grace et la beauté.
Mais de ces monuments la brillante gaieté,
Et leur luxe moderne, et leur fraîche jeunesse,
D'un auguste débris valent-ils la vieillesse?
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque attache les regards;
Par eux le cours des ans est marqué sur la terre;
Détruits par les volcans, ou l'orage, ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Ces masses qui du temps sentent aussi le poids
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux;
Et ces deux grands débris se consoloient entre eux.
Liez donc à vos plans ces vénérables restes.
Et toi qui, m'égarant dans ces sites agrestes,

Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,
A ces vieux monuments viens redonner la vie;
Viens présenter au goût ces riches accidents,
Que de ses lentes mains a dessiné le temps.
Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,
Saint asyle, où jadis, dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfants, sur un rustique autel
Venoient, pour les moissons, implorer l'Éternel;
Un long respect consacre encore ces ruines:
Tantôt c'est un vieux fort qui, du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portoit jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux;
Qui, dans ces temps affreux de discorde et d'alarmes,
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes
De nos preux chevaliers, des Baïard, des Henris;
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
Ces débris, cette mâle et triste architecture
Qu'environne une fraîche et riante verdure,
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrieres,
Et l'enfant qui se joue où combattoient ses peres;
Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux
Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.

Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
Tout-à-coup s'offre aux yeux de bois environnée.
Quel silence! C'est là qu'amante du désert
La Méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austeres,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veilloient, brûloient, se consumoient pour Dieu;
Le saint recueillement, la paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence;
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la priere,
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire
Où peut-être des cœurs, en secret malheureux,
A l'inflexible autel se plaignoient de leurs nœuds,
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes
A la religion déroboient quelques larmes;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré:
Là, dans la solitude en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces restes révérés,
Augustes ou touchants, profanes ou sacrés.
Mais loin ces monuments dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte,

Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuissant et grossier:
Je crois voir cet enfant, tristement grimacier,
Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paroître vieux, les graces du jeune âge.
Mais un débris réel intéresse mes yeux:
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire;
Des peuples et des temps il me redit l'histoire;
Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
Et plus j'admirerai ces restes imposants.
O champs de l'Italie, ô campagnes de Rome,
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme!
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent ces objets, trésors des paysages.
Voyez de toutes parts comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle;
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidele
Garde du peuple-roi les exploits éclatants:
Leur masse indestructible a fatigué le temps.

Des fleuves suspendus ici mugissoit l'onde;
Sous ces portes passoient les dépouilles du monde;
Par-tout confusément dans la poussiere épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars,
Tandis que de Virgile, et d'Ovide, et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins!
Déja la main du temps sourdement le seconde;
Déja sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,
Etaloit tant de faste, ainsi qu'au jour d'Évandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblants ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons,
Par le souffle des vents semés sur ces ruines,
Le figuier, l'olivier, de leurs foibles racines
Achevent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Mais si vous n'avez pas ces restes renommés,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,
Et ces marbres vivants, déités des vieux âges,
Où l'art seul fut divin et força les hommages!
Je sais qu'un goût sévere a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs et des Romains.
Et pourquoi? dans Athene, et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie;
Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs et bergers?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers?
Sans Pomone vos fruits oseront-ils éclore?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore?
Ah, que ces dieux toujours enchantent nos regards!
L'idolâtrie encore est le culte des arts:
Mais que l'art soit parfait; loin des jardins qu'on chasse
Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grace.
A chaque déité choisissez son vrai lieu;
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu;
Laissez Pan dans les bois: d'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Driades?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux?
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages;
Ces monstres me font peur même dans leurs images:
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,

Qui, tout hideux d'effroi, de soupçons, et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes,
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour;
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Élysée où leur ombre repose;
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorants, de myrtes toujours verds,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images;
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux:
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble pour leurs cœurs, exempts d'inquiétude,
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude,
Ce bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérants en ravages fertiles;
Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient ces lieux.
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.

Montrez-y Fénélon à notre œil attendri;
Que Sully s'y releve embrassé par Henri.
Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur des lointains rivages
Cherchoient où répandoient les arts consolateurs.
Toi sur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France et l'Angleterre;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçoit jadis, Triptoleme nouveau,
Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiois la furie;
Ta voile, en arrivant, leur annonçoit la paix,
Et ta voile, en partant, leur laissoit des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlants, fendu des mers de glace;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages?
L'ami des arts, hélas! meurt en proie aux sauvages.
Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris,
Mêlez donc son image à ces bustes chéris;

Et que son doux aspect, ses malheurs, et vos larmes,
A ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.
Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,
Il faut les faire aimer; et peut-être en mes chants,
Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante
Rendra plus chers encor les travaux que je chante:
Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs,
Quelquefois les rois même ont goûté leurs plaisirs.
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime!
Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme.
Obscur et retiré dans son paisible enclos,
Entre son doux travail, et son heureux repos,
Le vieillard oublioit le sang qui le fit naître;
Nul séjour n'égaloit sa demeure champêtre;
D'un côté, c'est Sidon, et son port, et ses mers;
De l'autre, du Liban les cedres toujours verds,
Dont les sommets pompeux, disposés en étage,
Levoient cime sur cime, ombrage sur ombrage;
Au flanc de la montagne, un fertile coteau,
Vêtu d'un verd tapis, s'étendoit en plateau,
Et de là deux filets d'une onde crystalline
Tomboient en murmurant le long de la colline;
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,
Un vallon fortuné se courboit en croissant,
Zone délicieuse, en tout temps ignorée
Et du midi brûlant et du fougueux Borée;

Dans le fond les sapins, les cyprès fastueux,
En cercle dessinoient leurs troncs majestueux;
Mille arbustes divers y versoient sans blessure
Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure;
Au-devant on voyoit, déployant son trésor,
Le citron, orgueilleux de son écorce d'or,
Et la rouge grenade, et la figue mielleuse,
Et du riche palmier la datte savoureuse;
Autour quelques rochers du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur,
Charmoient plus ses regards dans leurs masses rustiques
Que ceux dont l'art jadis décoroit ses portiques;
Sur leurs flancs ondoyoient des arbrisseaux en fleurs,
Différents de parfums, de formes, de couleurs;
La rose les paroit, et sur une onde pure
De vieux saules penchoient leur longue chevelure:
Plus loin c'est un troupeau qui, content sous ses lois,
Lui peignoit l'origine et les devoirs des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,
Se disoit-il souvent; mais, dans l'âge où nous sommes,
Quels sages envieroient ces illustres dangers?
Il disoit, et, content du sceptre des bergers,
Il soignoit tour-à-tour ses troupeaux et ses plantes;
Son fils le secondoit de ses mains innocentes.
L'un est majestueux encore en son déclin;
Sa barbe en flots d'argent se répand sur son sein;

Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse;
Sa marche est assurée, et son auguste front
Du temps et du malheur semble braver l'affront:
Son fils est dans sa fleur; mais de l'adolescence
Les traits déja plus mûrs s'éloignent de l'enfance;
La rose est sur sa joue, et d'un léger coton
Le duvet de la pêche ombrage son menton;
Son air est doux, mais fier, et de sa noble race
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.
Tous deux, lorsque le soir tempéroit les chaleurs,
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs,
Quelquefois de l'empire ils lisoient les annales,
Et du peuple et des grands les discordes fatales;
Comment, au bruit confus de mille affreuses voix,
Le crime ensanglanta la demeure des rois,
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres:
Le vieillard les pleuroit; mais sous ses toits champêtres,
Tranquille, il étoit loin d'envier leur splendeur.
Tel n'étoit point son fils: un instinct de grandeur
Quelquefois dans son ame éveilloit son courage
Au-dessus de son sort, au-dessus de son âge;
Mais l'exemple d'un pere arrêtant son essor,
A son labeur champêtre il se plaisoit encor:
Tel un jeune arbrisseau, qui sur les vastes plaines
Doit déployer un jour ses ombres souveraines,

Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel,
Foible, se cache encor sous l'abri paternel.
Au centre du jardin est un autel champêtre;
Là tous deux des saisons ils adoroient le maître.
Un soir après avoir fini leurs doux travaux,
Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,
Au pied de cet autel couronné de guirlandes,
Tous deux agenouillés présentoient leurs offrandes;
L'air étoit en repos; les rayons du soleil,
Glissant obliquement de l'occident vermeil,
Peignoient au loin les mers de leur pourpre flottante;
Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante
A peine recueilloient quelque souffle de vents;
La vague avec lenteur rouloit ses plis mouvants;
Enfin tout étoit calme, et la nature entiere
Sembloit avec respect écouter leur priere:
Chaque vœu vers le ciel s'éleve en liberté;
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté;
Et les fruits parfumés, les fleurs, et la verdure,
Formoient de mille odeurs l'encens de la nature.
Le vieillard le premier au maître des humains
Levoit en suppliant ses vénérables mains:
Il prioit pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire;
Sur ses levres erroit un auguste sourire;
Son fils l'accompagnoit de ses timides vœux;
Leurs voix montoient ensemble à l'oreille des dieux:

Soixante ans de vertus recommandent le pere;
L'innocence du fils protege sa priere.
Un si touchant spectacle attendrissoit le ciel,
Et dans le même instant au pied du même autel
Tout l'Olympe attentif contemploit en silence
Le malheur, la vertu, la vieillesse, et l'enfance:
Voilà que tout-à-coup résonne aux environs
L'éclatante trompette, et le bruit des clairons;
Une troupe guerriere entoure cette enceinte;
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte:
Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante pas!
Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats,
Le riche peut trembler, mais le pauvre est tranquille;
Il dit, reste à l'autel, et demeure immobile.
Mais la trompette sonne une seconde fois,
Et l'écho roule au loin prolongé dans les bois:
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre,
Fatigué de marcher sur des palais en cendre;
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offroient point des palais les marbres magnifiques,
D'un simple bois de chêne ils étoient façonnés;
Ces lieux d'un verd rempart étoient environnés;
Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines,
Ensemble composoient ces murs tissus d'épines.

Alexandre s'arrête; et ce triomphateur
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur
Contemple avec respect cette foible barriere;
Il laisse hors des murs sa cohorte guerriere;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,
Et craint de profaner le calme de ces lieux:
A peine il les a vus, ses passions s'appaisent,
Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent,
Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,
La nature un instant a repris tous ses droits.
Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche:
Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche,
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur;
A terrasser les rois je mettois mon honneur;
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore:
Ton sang régna jadis, il doit régner encore;
Sors de l'obscurité: les peuples et les rois
Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits;
Ne me refuse pas cette nouvelle gloire,
C'est le prix le plus doux qu'attendoit ma victoire;
Viens donc, tout te rapelle au rang de tes aïeux,
Tes vertus, et ton peuple, Alexandre, et les dieux.
Ainsi ta main toujours dispose des couronnes;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
Répondit le vieillard, et de tes fieres lois
Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois!

Hé bien! à mes destins je suis prêt à souscrire;
Pour le rendre à mon fils je reprends mon empire.
Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix,
Contemple cet asyle, et conçois mes regrets:
Permets donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumieres
Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupieres,
Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour
Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour;
Demain à mes devoirs je consens à me rendre.
Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre;
Mais, durant leurs adieux, le fils, dans le jardin
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone
Demande à marier sa modeste couronne:
Le héros lui sourit, et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant;
Il le prend, il l'embrasse, et, fixant son visage,
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage:
Il part enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret
A ce couple innocent qu'il envie en secret;
Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde, et perdu le bonheur;
Mais ce jour le console, il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadême,

Qu'ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux
Fier d'un plus beau triomphe, et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente;
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante,
Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur
Recueille avidement un reste de bonheur.
A peine l'horizon avoit rougi l'aurore,
Que pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore,
Je vais regner, dit-il, et ce terrible emploi,
Mon fils, après ma mort retombera sur toi:
Que je te plains! ces bois, ces fleurs, sujets fideles,
Ne m'étoient point ingrats, ne m'étoient point rebelles;
Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui!
Viens donc, ô cher enfant! viens, ô mon doux appui!
Du malheur de régner viens consoler ton pere;
Et vous, objets charmants, toi, cabane si chere,
Vous que je cultivois, vergers délicieux,
Arbres que j'ai plantés, recevez mes adieux;
Hélas! coulant ici mes heures fortunées,
Heureux, par vos printemps je comptois mes années;
Ces fastes valoient bien les annales des rois.
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois,
Et, me dédommageant de vos pures délices,
Par le bonheur commun payer mes sacrifices!
Il dit, promene encor ses regards attendris
Sur ses bois, sur ses fleurs, ses éleves chéris,

Et part environné d'une brillante escorte.
Mais du palais à peine il a touché la porte;
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur:
Dans un confus transport de joie et de douleur
En silence il parcourt le séjour de ses peres,
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs miseres;
Leur ombre l'y poursuit: il pense quelquefois
Entendre autour de lui leur gémissante voix;
Mais les flots d'un vin pur, et le sang des victimes
Acheve d'effacer la trace de ces crimes:
Il regne, et l'équité préside à ses projets;
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois, loin d'un monde profane,
Il revient en secret visiter sa cabane,
Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux,
De ses augustes mains émonde leurs rameaux,
Et s'occupant en roi, se délassant en sage,
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.

FIN DU DERNIER CHANT.

NOTES

DU POËME

DES JARDINS.

NOTES

DU

PREMIER CHANT.

Page 2, vers 8.

Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.

Le lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore;
Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclore,
Les roses m'ouvriroient leurs calices brillants,
Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs;
Du persil toujours verd, des pâles chicorées,
Ma muse abreuveroit les tiges altérées;
Je courberois le lierre et l'acanthe en berceaux,
Et du myrte amoureux j'ombragerois les eaux.

On voit que cette composition de jardin est très simple et très naturelle. On y trouve mêlés l'utile et l'agréable; c'est à la fois le verger, le potager, et le parterre : mais c'est là le jardin d'un habitant ordinaire des champs, tel qu'un sage, avec des goûts simples, voudroit l'orner, le cultiver lui-même; tel que l'aimable poëte qui le décrit eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, des Lucullus, des Crassus, des Pompée, et des César, avoit remplis des richesses de l'Asie, et des dépouilles de l'univers.

Page 2, vers 19.

Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décoroit un verger.

C'est un monument précieux de l'antiquité et de l'histoire des jardins que la description que fait Homere de celui d'Alcinoüs. On voit qu'elle tient de près à la naissance de l'art; que tout son luxe consiste dans l'ordre et la symmétrie, dans la richesse du sol, et dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il est orné : et tous ceux qui voudroient un jardin pour en jouir, et non pour le montrer, n'en demanderoient pas d'autre.

Ibid., vers 20.

D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.

Ces jardins suspendus existoient encore en partie seize

siecles après leur création, et firent l'étonnement d'Alexandre à son entrée dans Babylone.

Page 2, vers 22.

Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Alloient calmer leur foudre et reposer leur gloire.

Il existe un monument très précieux du goût et de la forme des jardins romains dans une lettre de Pline le jeune : on y voit qu'on y connoissoit déja l'art de tailler les arbres, et de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux ; que l'architecture et le luxe des édifices étoient un des principaux ornements de leurs parcs ; mais que tous avoient un objet d'utilité : ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes. J'emprunte la traduction de M. de Sacy pour mettre ce morceau sous les yeux du lecteur :

« La maison, quoique bâtie au bas de la colline, a la « même vue que si elle étoit placée au sommet. Cette « colline s'éleve par une pente si douce, que l'on s'ap- « perçoit que l'on est monté sans avoir senti que l'on « montoit. Derriere la maison est l'Apennin, mais assez « éloigné. Dans les jours les plus calmes et les plus sereins « elle en reçoit des haleines de vent, qui n'ont plus rien « de violent et d'impétueux pour avoir perdu toute leur « force en chemin. Son exposition est presque entière- « ment au midi, et semble inviter le soleil, en été vers le

« milieu du jour, en hiver un peu plutôt, à venir dans « une galerie fort large, et longue à proportion. La mai- « son est composée de plusieurs pavillons. L'entrée est à « la maniere des anciens. Au-devant de la galerie on voit « un parterre dont les différentes figures sont tracées « avec du buis. Ensuite est un lit de gazon peu élevé, au- « tour duquel le buis représente plusieurs animaux qui se « regardent. Plus bas, est une piece toute couverte d'a- « canthes, si doux et si tendres sous les pieds, qu'on ne « les sent presque pas. Cette piece est enfermée dans une « promenade environnée d'arbres, qui, pressés les uns « contre les autres, et diversement taillés, forment une « palissade. Auprès est une allée tournante en forme de « cirque, au-dedans de laquelle on trouve du buis taillé « de différentes façons, et des arbres que l'on a soin de « tenir bas. Tout cela est fermé de murailles seches, qu'un « buis étagé couvre et cache à la vue. De l'autre côté est « une prairie, qui ne plaît guere moins par ses beautés « naturelles, que toutes les choses dont je viens de parler « par les beautés qu'elles empruntent de l'art. Ensuite « sont des pieces brutes, des prairies, et des arbrisseaux. « Au bout de la galerie est une salle à manger dont la porte « donne sur l'extrémité du parterre, et les fenêtres sur « les prairies et sur une grande partie des pieces brutes. « Par ces fenêtres on voit de côté le parterre, et ce qui « de la maison même s'avance en saillie, avec le haut des « arbres du manege. De l'un des côtés de la galerie et « vers le milieu on entre dans un appartement qui envi- « ronne une petite cour ombragée de quatre planes, au « milieu desquels est un bassin de marbre, d'où l'eau qui

« se dérobe entretient, par un doux épanchement, la fraî-
« cheur des planes et des plantes qui sont au-dessous.
« Dans cet appartement est une chambre à coucher ; la
« voix, le bruit, ni le jour, n'y pénetrent point : elle est
« accompagnée d'une salle où l'on mange d'ordinaire, et
« quand on veut être en particulier avec ses amis. Une
« autre galerie donne sur cette petite cour, et a toutes
« les mêmes vues que la galerie que je viens de décrire.
« Il y a encore une chambre qui, pour être proche de
« l'un des planes, jouit toujours de la verdure et de l'om-
« bre : elle est revêtue de marbre tout autour à hauteur
« d'appui ; et au défaut du marbre est une peinture qui
« représente des feuillages et des oiseaux sur des bran-
« ches, mais si délicatement, qu'elle ne cede point à la
« beauté du marbre même. Au-dessous est une petite
« fontaine qui tombe dans un bassin, d'où l'eau, en
« s'écoulant par plusieurs petits tuyaux, forme un agréa-
« ble murmure. D'un coin de la galerie on passe dans une
« grande chambre qui est vis-à-vis la salle à manger ; elle
« a ses fenêtres d'un côté sur le parterre, de l'autre sur la
« prairie ; et immédiatement au-dessous de ces fenêtres
« est une piece d'eau qui réjouit également les yeux et
« les oreilles ; car l'eau, en y tombant de haut dans un
« grand bassin de marbre, paroît tout écumante, et for-
« me je ne sais quel bruit qui fait plaisir. Cette chambre
« est fort chaude en hiver, parceque le soleil y donne de
« toutes parts. Tout auprès est un poîle, qui supplée à la
« chaleur du soleil quand les nuages le cachent. De l'autre
« côté est une salle où l'on se déshabille pour prendre
« le bain ; elle est grande et fort gaie. Près de là on trou-

« ve la salle du bain d'eau froide, où est une baignoire « très spacieuse et assez sombre. Si vous voulez vous « baigner plus au large et plus chaudement, il y a dans « la cour un bain, et tout auprès un puits, d'où l'on « peut avoir de l'eau froide quand la chaleur incommode. « A côté de la salle du bain froid est celle du bain tiede, « que le soleil échauffe beaucoup, mais moins que celle « du bain chaud, parceque celle-ci sort en saillie. On « descend dans cette derniere salle par trois escaliers, « dont deux sont exposés au grand soleil; le troisieme en « est plus éloigné, et n'est pourtant pas plus obscur. Au- « dessus de la chambre où l'on quitte ses habits pour le bain « est un jeu de paume, où l'on peut prendre différentes « sortes d'exercices, et qui pour cela est partagé en plu- « sieurs réduits. Non loin du bain est un escalier qui « conduit dans une galerie fermée, et auparavant dans « trois appartements, dont l'un voit sur la petite cour « ombragée de planes, l'autre sur la prairie, le troisie- « me sur des vignes; en sorte que son exposition est « aussi différente que ses vues. A l'extrémité de la gale- « rie fermée est une chambre prise dans la galerie même, « et qui regarde le manege, les villes, les montagnes. « Près de cette chambre en est une autre fort exposée « au soleil, sur-tout pendant l'hiver. De là on entre dans « un appartement qui joint le manege à la maison. Voilà « la façade et son aspect. A l'un des côtés, qui regarde « le midi, s'éleve une galerie fermée, d'où l'on ne voit pas « seulement les vignes, mais d'où l'on croit les toucher. « Au milieu de cette galerie on trouve une salle à man- « ger, où les vents qui viennent de l'Apennin répandent

« un air fort sain. Elle a vue par de très grandes fené-
« tres sur les vignes, et encore sur les mêmes vignes
« par deux portes à deux battants, d'où l'œil traverse la
« galerie. Du côté où cette salle n'a point de fenêtres
« est un escalier dérobé, par où l'on sert à manger. A
« l'extrémité est une chambre, à qui la galerie ne fait
« pas un aspect moins agréable que les vignes. Au-des-
« sous est une galerie presque souterraine, et si fraîche
« en été, que, contente de l'air qu'elle renferme, elle
« n'en donne et n'en reçoit point d'autre. Après ces
« deux galeries fermées est une salle à manger, suivie
« d'une galerie ouverte, froide avant midi, plus chaude
« quand le jour s'avance. Elle conduit à deux apparte-
« ments : l'un est composé de quatre chambres; l'autre
« de trois, qui, selon que le soleil tourne, jouissent ou
« de ses rayons, ou de l'ombre. Au-devant de ces bâti-
« ments si bien entendus et si beaux est un vaste manege :
« il est ouvert par le milieu, et s'offre d'abord tout en-
« tier à la vue de ceux qui entrent; il est entouré de pla-
« nes, et ces planes sont revêtus de lierre. Ainsi le haut
« de ces arbres est verd de son propre feuillage, et le bas
« est verd d'un feuillage étranger. Ce lierre court autour
« du tronc et des branches, et passant d'un plane à l'au-
« tre, les lie ensemble. Entre ces planes sont des buis,
« et ces buis sont par-dehors environnés de lauriers,
« qui mêlent leur ombrage à celui des planes. L'allée du
« manege est droite; mais à son extrémité elle change de
« figure, et se termine en demi-cercle. Ce manege est
« entouré et couvert de cyprès qui en rendent l'ombre et
« plus épaisse et plus noire. Les allées en rond qui sont

« au-dedans (car il y en a plusieurs les unes dans les « autres) reçoivent un jour très pur et très clair. Les « roses s'y offrent par-tout, et un agréable soleil y cor- « rige la trop grande fraîcheur de l'ombre. Au sortir de « ces allées rondes et redoublées on rentre dans l'allée « droite qui, des deux côtés, en a beaucoup d'autres, « séparées par des buis. Là, est une petite prairie; ici, « le buis même est taillé en mille figures différentes, quel- « quefois en lettres, qui expriment tantôt le nom du « maître, tantôt celui de l'ouvrier. Entre les buis vous « voyez successivement de petites pyramides et des pom- « miers; et cette beauté rustique d'un champ, que l'on « diroit avoir été tout-à-coup transporté dans un endroit « si peigné, est rehaussée vers le milieu par des planes, « que l'on tient fort bas des deux côtés. De là vous en- « trez dans une piece d'acanthe flexible, qui se replie sur « lui-même, où l'on voit encore quantité de figures et de « noms que les plantes expriment. A l'extrémité est un « lit de repos de marbre blanc, couvert d'une treille sou- « tenue par quatre colonnes de marbre de Cariste. On « voit l'eau tomber de dessous ce lit comme si le poids de « ceux qui se couchent l'en faisoit sortir, de petits tuyaux « la conduisent dans une pierre taillée exprès, et de là « elle est reçue dans un bassin de marbre, d'où elle s'é- « coule si imperceptiblement et si à propos, qu'il est tou- « jours plein, et pourtant ne déborde jamais. Quand on « veut manger en ce lieu, on range les mets les plus so- « lides sur les bords de ce bassin, et on met les plus légers « dans des vases qui flottent sur l'eau tout autour de vous, « et qui sont faits, les uns en navires, les autres en oi-

« seaux. En face du bassin est une fontaine jaillissante,
« qui reçoit dans sa source l'eau qu'elle en a jetée; car,
« après avoir été poussée en haut, elle retombe sur elle-
« même, et, par deux ouvertures qui se joignent, elle
« descend et remonte sans cesse. Vis-à-vis du lit de re-
« pos est une chambre qui lui donne autant d'agréments
« qu'elle en reçoit de lui : elle est toute brillante de mar-
« bre; ses portes sont entourées et comme bordées de
« verdure. Au-dessus et au-dessous des fenêtres hautes
« et basses on ne voit aussi que verdure de toutes parts.
« Auprès est un autre petit appartement qui semble s'en-
« foncer dans la même chambre, et qui en est pourtant
« séparé. On y trouve un lit; et quoique cet appartement
« soit percé de fenêtres par-tout, l'ombrage qui l'envi-
« ronne le rend sombre; une agréable vigne l'embrasse
« de ses feuillages, et monte jusqu'au faîte : à la pluie près,
« que vous n'y sentez point, vous croyez être couché
« dans un bois. On y trouve aussi une fontaine qui se perd
« dans le lieu même de sa source. En différents endroits
« sont placés des sieges de marbre, propres ainsi que la
« chambre à délasser de la promenade. Près de ces sie-
« ges sont de petites fontaines; et par-tout le manege
« vous entendez le doux murmure des ruisseaux, qui,
« dociles à la main de l'ouvrier, se laissent conduire par
« de petits canaux où il lui plaît. Ainsi on arrose tantôt cer-
« taines plantes, tantôt d'autres; quelquefois on les arrose
« toutes. J'aurois fini il y auroit long-temps, de peur
« de paroître entrer dans un trop grand détail; mais j'a-
« vois résolu de visiter tous les coins et recoins de ma
« maison avec vous. Je me suis imaginé que ce qui ne

« vous seroit pas ennuyeux à voir ne vous le seroit pas « à lire. »

Page 3, vers 6.

PHILIPPE m'encourage; et mon sujet m'appelle.

Philippe. Ce mot désigne le comte d'Artois, frere de Louis XVI.

Page 4, vers 11.

Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre.

Belœil est un jardin magnifique de M. le prince de Ligne.

Ibid., vers 13.

Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modele.

Le local de *Tivoli* se refusoit aux grands effets pittoresques; mais M. Boutin a eu en effet le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, et sur-tout d'avoir le premier essayé avec succès le genre irrégulier.

Ibid., vers 17.

Les Graces en riant dessinerent Montreuil.

Montreuil, près Versailles, appartient à madame Eli-

sabeth, sœur du roi. Auprès de ce jardin et sous le même nom est celui de madame la comtesse Diane de Polignac, dame d'honneur de cette princesse.

Page 4, vers 18.

Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours.

Maupertuis. Ce jardin, connu sous le nom de l'*Elysée*, appartient à M. le marquis de Montesquiou. Si de belles eaux, de superbes plantations, un mélange heureux de collines et de vallons, font un beau lieu, l'Elysée est digne de son aimable nom.

Le Désert. Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

Rincy. Ce beau jardin appartient à monseigneur le duc d'Orléans.

Limours. Ce lieu, naturellement sauvage, a été très embelli par madame la comtesse de Brionne, et a perdu un peu de sa rudesse, sans perdre son caractere.

Page 4, vers 21.

Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.

Le petit Trianon, jardin de la reine, est un modele de ce genre. La richesse y paroît avoir été toujours employée par le goût.

Page 4, vers 24.

Et toi, d'un prince aimable ô l'asyle fidele,
Dont le nom trop modeste est indigne de toi!

Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle*, qui a été composé avec beaucoup de goût pour monseigneur le comte d'Artois, et qui a l'avantage de se trouver placé au milieu d'un bois charmant qui semble en faire partie. Le pavillon est d'une élégance rare. (1)

Page 8, vers 13.

Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux.

Magnifique jardin, appartenant à la princesse Crastoriscka, également distinguée par son esprit, sa haute naissance, et l'élévation de son ame. Ce jardin est près de Cracovie en Pologne.

Page 22, vers 8.

Je ne décide point entre Kent et le Nôtre.

Kent, architecte et dessinateur fameux en Angleterre,

(1) Je n'ai pu nommer tous les jardins agréables qui ont été faits depuis quelques années. Il en est plusieurs qui auroient mérité de l'être; et de ce nombre sont, *la Falaise*, *Morfontaine*, *Roissy*, *la Malmaison*, agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues, et de sa situation.

fut le premier qui tenta avec succès le genre libre qui commence à se répandre dans toute l'Europe. Les Chinois en sont sans doute les premiers inventeurs. Voici ce que dit de leurs jardins un artiste célebre d'Angleterre qui avoit voyagé à la Chine. Le morceau est curieux, et l'ouvrage dont il est tiré est fort rare.

« Les jardins que j'ai vus à la Chine, dit M. Chambers, « étoient très petits. Leur ordonnance cependant, et ce « que j'ai pu recueillir des diverses conversations que j'ai « eues sur ce sujet avec un fameux peintre chinois, nom- « mé Lepqua, m'ont donné, si je ne me trompe, une « connoissance des idées de ces peuples sur ce sujet.

« La nature est leur modele, et leur but est de l'imiter « dans toutes ses belles irrégularités. D'abord ils exami- « nent la forme du terrein, s'il est uni, ou en pente, s'il « y a des collines, ou des montagnes, s'il est étendu ou « resserré, sec ou marécageux, s'il abonde en rivieres et « en sources, ou si le manque d'eau s'y fait sentir. Ils font « une grande attention à ces diverses circonstances, et « choisissent les arrangements qui conviennent le mieux « avec la nature du terrein, qui exigent le moins de frais, « cachent ses défauts, et mettent dans le plus beau jour « tous ses avantages.

« Comme les Chinois n'aiment pas la promenade, on « trouve rarement chez eux les avenues ou les allées spa- « cieuses des jardins de l'Europe. Tout le terrein est dis- « tribué en une variété de scenes; et des passages tour- « nants, ouverts au milieu des bosquets, vous font arriver « aux différents points de vue, chacun desquels est indi-

« qué par un siege, par un édifice, ou par quelque autre « objet.

« La perfection de leurs jardins consiste dans le nom- « bre, dans la beauté, et dans la diversité de ces scenes. « Les jardiniers chinois, comme les peintres européens, « ramassent dans la nature les objets les plus agréables, « et tâchent de les combiner de maniere que non seule- « ment ils paroissent séparément avec plus d'éclat, mais « même que, par leur union, ils forment un tout agréable « et frappant.

« Leurs artistes distinguent trois différentes especes de « scenes, auxquelles ils donnent les noms de riantes, « d'horribles, et d'enchantées. Cette derniere dénomina- « tion répond à ce qu'on nomme scene de roman; et « nos Chinois se servent de divers artifices pour y exci- « ter la surprise. Quelquefois ils font passer sous terre « une riviere, ou un torrent rapide, qui par son bruit « turbulent frappe l'oreille, sans qu'on puisse compren- « dre d'où il vient. D'autres fois ils disposent les rocs, les « bâtiments, et les autres objets qui entrent dans la com- « position, de maniere que le vent, passant au travers « des interstices et des concavités qui y sont ménagées « pour cet effet, forme des sons étrangers et singuliers. « Ils mettent dans ces compositions les especes les plus « extraordinaires d'arbres, de plantes, et de fleurs; ils y « forment des échos artificiels et compliqués, et y tien- « nent différentes sortes d'oiseaux et d'animaux mons- « trueux.

« Les scenes d'horreur présentent des rocs suspendus, « des cavernes obscures, et d'impétueuses cataractes qui

« se précipitent de tous les côtés du haut des montagnes; « les arbres sont difformes et semblent brisés par la vio- « lence des tempêtes; ici on en voit de renversés qui in- « terceptent le cours des torrents, et paroissent avoir été « emportés par la fureur des eaux; là il semble que, frap- « pés de la foudre, ils ont été brûlés et fendus en pieces. « Quelques uns des édifices sont en ruines; quelques au- « tres consumés à demi par le feu : quelques chétives « cabanes, dispersées çà et là sur les montagnes, sem- « blent indiquer à la fois l'existence et la misere des ha- « bitants. A ces scenes il en succede communément de « riantes. Les artistes chinois savent avec quelle force « l'ame est affectée par les contrastes, et ils ne manquent « jamais de ménager des transitions subites et de frap- « pantes oppositions de formes, de couleurs, et d'om- « bres. Aussi des vues bornées vous font-ils passer à des « perspectives étendues; des objets d'horreur à des scenes « agréables; et des lacs et des rivieres aux plaines, aux « coteaux, et aux bois. Aux couleurs sombres et tristes « ils en opposent de brillantes; et des formes simples « aux compliquées, distribuant, par un arrangement ju- « dicieux, les diverses masses d'ombre et de lumiere, de « telle sorte que la composition paroît distincte dans ses « parties, et frappante en son tout.

« Lorsque le terrein est étendu et qu'on y peut faire « entrer une multitude de scenes, chacune est ordinaire- « ment appropriée à un seul point de vue; mais lorsque « l'espace est borné et qu'il ne permet pas assez de va- « riété, on tâche de remédier à ce défaut en disposant « les objets de maniere qu'ils produisent des représenta-

« tions différentes, suivant les divers points de vue : et « souvent l'artifice est poussé au point que ces représen- « tations n'ont entre elles aucune ressemblance.

« Dans les grands jardins les Chinois se ménagent des « scenes différentes pour le matin, le midi, et le soir, et « ils élevent aux points de vue convenables des édifices « propres aux divertissements de chaque partie du jour. « Les petits jardins, où, comme on l'a dit, un seul ar- « rangement produit plusieurs représentations, offrent « la même maniere, aux divers points de vue, des bâ- « timents qui par leur usage indiquent le point du jour « le plus propre à jouir de la scene dans sa perfection.

« Comme le climat de la Chine est excessivement « chaud, les habitants emploient beaucoup d'eau à leurs « jardins. Lorsqu'ils sont petits, et que la situation le per- « met, souvent tout le terrein est mis sous l'eau, et il n'y « reste qu'un petit nombre d'isles et de rocs. On fait en- « trer dans les jardins spacieux des lacs étendus, des ri- « vieres, et des canaux. On imite la nature en diversi- « fiant, à son exemple, les bords des rivieres et des lacs : « tantôt ces bords sont arides et graveleux ; tantôt ils sont « couverts de bois jusqu'au bord de l'eau, plats en quel- « ques endroits, et ornés d'arbrisseaux et de fleurs : dans « d'autres, ils se changent en rocs escarpés qui forment « des cavernes, où une partie de l'eau se jette avec au- « tant de bruit que de violence. Quelquefois vous voyez « des prairies remplies de bétail, ou des champs de riz qui « s'avancent dans des lacs, et qui laissent entre eux des « passages pour des vaisseaux ; d'autres fois ce sont des « bosquets pénétrés en divers endroits par des rivieres

« et des ruisseaux capables de porter des barques. Ces « rivages sont couverts d'arbres, dont les branchages s'é- « tendent, se joignent, et forment en quelques endroits « des berceaux sous lesquels les bateaux passent. Vous « êtes ainsi ordinairement conduit à quelque objet inté- « ressant, à un superbe bâtiment placé au sommet d'une « montagne coupée en terrasses, à un casin situé au mi- « lieu d'un lac, à une cascade, à une grotte divisée en « divers appartements, à un rocher artificiel, ou à quel- « que autre composition semblable.

« Les rivieres suivent rarement la ligne droite ; elles ser- « pentent et sont interrompues par diverses irrégularités : « tantôt elles sont étroites, bruyantes, et rapides ; tantôt « lentes, larges, et profondes. Des roseaux et d'autres « plantes et fleurs aquatiques, entre lesquelles se distin- « gue le *lien-hoa*, qu'on estime le plus, se voient et dans « les rivieres et dans les lacs. Les Chinois y construisent « souvent des moulins et d'autres machines hydrauliques, « dont le mouvement sert à animer la scene. Ils ont aussi « un grand nombre de bateaux, de forme et de grandeur « différentes. Leurs lacs sont semés d'isles, les unes sté- « riles et entourées de rochers et d'écueils, les autres en- « richies de tout ce que la nature et l'art peuvent fournir « de plus parfait. Ils y introduisent aussi des rocs artifi- « ciels, et ils surpassent toutes les autres nations dans « ce genre de composition. Ces ouvrages forment chez « eux une profession distincte. On trouve à Canton, et « probablement dans la plupart des autres villes de la « Chine, un grand nombre d'artisans constamment oc- « cupés à ce métier. La pierre dont ils se servent pour

« cet usage vient des côtes méridionales de l'empire ; « elle est bleuâtre et usée par l'action des ondes en for- « mes irrégulieres. On pousse la délicatesse fort loin dans « le choix de cette pierre. J'ai vu donner plusieurs taëls « pour un morceau de la grosseur du poing, lorsque la « figure en étoit belle et la couleur vive. Ces morceaux « choisis s'emploient pour les paysages des appartements ; « les plus grossiers servent aux jardins, et, étant joints « par le moyen d'un ciment bleuâtre, ils forment des rocs « d'une grandeur considérable : j'en ai vu qui étoient ex- « trêmement beaux, et qui montroient dans l'artiste une « élégance de goût peu commune. Lorsque ces rocs sont « grands, on y creuse des cavernes et des grottes avec « des ouvertures, au travers desquelles on apperçoit des « lointains. On y voit en divers endroits des arbres, des « arbrisseaux, des ronces, et des mousses, et sur leur « sommet on place de petits temples et d'autres bâtiments « où l'on monte par le moyen de degrés raboteux et irré- « guliers taillés dans le roc.

« Lorsqu'il se trouve assez d'eau, et que le terrein est « convenable, les Chinois ne manquent point de former « des cascades dans leurs jardins : ils y évitent toute sorte « de régularités, imitant les opérations de la nature dans « ces pays montagneux. Les eaux jaillissent des cavernes « et des sinuosités des rochers. Ici paroît une grande et « impétueuse cataracte ; là, c'est une multitude de pe- « tites chûtes. Quelquefois la vue de la cascade est inter- « ceptée par des arbres dont les feuilles et les branches « ne permettent que par intervalles de voir les eaux qui « tombent le long des côtés de la montagne. D'autres fois

» au-dessus de la partie la plus rapide de la cascade, sont « jetés d'un roc à l'autre des ponts de bois grossièrement « faits; et souvent le courant des eaux est interrompu par « des arbres et des monceaux de pierres que la violence « du torrent semble y avoir transportés.

« Dans les bosquets, les Chinois varient toujours les « formes et les couleurs des arbres, joignant ceux dont « les branches sont grandes et touffues avec ceux qui s'é- « levent en pyramide, et les verds foncés, avec les verds « gais. Ils y entremêlent des arbres qui portent des fleurs, « parmi lesquels il y en a plusieurs qui fleurissent la plus « grande partie de l'année. Entre leurs arbres favoris est « une espece de saule; on le trouve toujours parmi ceux « qui bordent les rivieres et les lacs, et ils sont plantés « de maniere que leurs branches pendent sur l'eau. Les « Chinois introduisent aussi des troncs d'arbres, tantôt « debout, tantôt couchés sur la terre; et ils poussent fort « loin la délicatesse sur leurs formes, sur la couleur de « leur écorce, et même sur leur mousse.

« Rien de plus varié que les moyens qu'ils emploient « pour exciter la surprise. Ils vous conduisent quelquefois « au travers de cavernes et d'allées sombres, au sortir « desquelles vous vous trouvez subitement frappé de la « vue d'un paysage délicieux, enrichi de tout ce que la « nature peut fournir de plus beau. D'autres fois on vous « mene par des avenues et par des allées qui diminuent et « qui deviennent raboteuses peu-à-peu. Le passage est « enfin tout-à-fait interrompu; des buissons, des ronces, « et des pierres, le rendent impraticable, lorsque tout- « à-coup s'ouvre à vos yeux une perspective riante et

« étendue, qui vous plaît d'autant plus, que vous vous y « étiez moins attendu.

« Un autre artifice de ces peuples, c'est de cacher une « partie de la composition par le moyen d'arbres et d'au- « tres objets intermédiaires ; ce qui excite la curiosité du « spectateur : il veut voir de près, et se trouve, en appro- « chant, agréablement surpris par quelque scene inatten- « due, ou par quelque représentation totalement oppo- « sée à ce qu'il cherchoit : la terminaison des lacs est « toujours cachée, pour laisser à l'imagination de quoi « s'exercer. La même regle s'observe, autant qu'il est « possible, dans toutes les compositions chinoises.

« Quoique les Chinois ne soient pas fort habiles en op- « tique, l'expérience leur a cependant appris que la gran- « deur apparente des objets diminue, et que leurs couleurs « s'affoiblissent à mesure qu'ils s'éloignent de l'œil du « spectateur. Ces observations ont donné lieu à un arti- « fice qu'ils mettent quelquefois en œuvre. Ils forment « des vues en perspective, en introduisant des bâtiments, « des vaisseaux, et d'autres objets, diminués à proportion « de leur distance du point de vue. Pour rendre l'illusion « plus frappante, ils donnent des teintes grisâtres aux « parties éloignées de la composition, et ils plantent dans « le lointain des arbres d'une couleur moins vive, et « d'une hauteur plus petite que ceux qui paroissent sur le « devant ; de cette maniere, ce qui en soi-même est bor- « né et peu considérable devient en apparence grand et « étendu.

« Ordinairement les Chinois évitent les lignes droites, « mais ils ne les rejettent pas toujours. Ils font quelque-

« fois des avenues lorsqu'ils ont quelque objet intéressant à mettre en vue. Les chemins sont constamment « taillés en ligne droite, à moins que l'inégalité du terrein « ou quelque autre obstacle ne fournisse au moins un prétexte pour agir autrement. Lorsque le terrein est entièrement uni, il leur paroît absurde de faire une route « qui serpente : car, disent-ils, c'est ou l'art ou le passage « constant des voyageurs qui l'a faite ; et, dans l'un ou « l'autre cas, il n'est pas naturel de supposer que les « hommes voulussent choisir la ligne courbe, quand ils « peuvent aller par la droite.

« Ce que nous nommons en anglais *clump*, c'est-à-« dire peloton d'arbres, n'est point inconnu aux Chinois; « mais ils ne le mettent pas en œuvre aussi souvent que « nous ; jamais ils n'en occupent tout le terrein. Leurs jardiniers considerent un jardin, comme nos peintres considerent un tableau ; et les premiers grouppent leurs arbres de la même maniere que les derniers grouppent « leurs figures, les uns et les autres ayant leurs masses principales et secondaires. »

Page 24, vers 10.

Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Ce vers, comme on sait, est de Racine. L'auteur en fait l'application aux charmes du genre irrégulier et naturel, qui, moins éblouissant au premier coup-d'œil, est sans doute plus varié et d'un intérêt plus durable.

Page 24, vers 17.

Regardez dans Milton, etc.

Plusieurs Anglais prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre, et quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irréguliers; et quoiqu'il soit probable, comme je l'ai déja dit, que ce genre vient des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton comme plus poétique. D'ailleurs j'ai cru qu'on verroit avec plaisir toute la magnificence du plus grand roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec les charmes de la nature naissante, et l'innocence de premieres créatures qui l'embellirent, et l'intérêt de premieres amours. Je n'ai ni traduit ni même imité Milton, qui a dû décrire Eden plus longuement que moi; et, quelque humiliante que soit pour moi la comparaison, je crois devoir insérer ici, pour le plaisir du lecteur, cette charmante description.

... Eden, where delicious Paradise
... crowns with her inclosure green,
As with a rural mound, the champain head
Of a steep wilderness; whose hairy sides
With thicket overgrown, grotesque, and wild,
Access deny'd: and over head up grew
Insuperable height of loftiest shade,
Cedar, and pine, and fir, and branching palm:
A sylvan scene; and as the ranks ascend
Shade above shade, a woody theatre

Of stateliest view. Yet higher than their tops
The verd'rous wall of Paradise up sprung:
Which to our general sire gave prospect large
Into his nether empire neighbouring round.
And higher than that wall a circling row
Of goodliest trees, loaden with fairest fruit,
Blossoms and fruits, at once of golden hue
Appear'd, with gay enamel'd colours mix'd:
..... In this pleasant soil
His far more pleasant garden God ordain'd
Out of the fertil ground he caus'd to grow
All trees of noblest kind, for sight, smell, taste;
And all amidst them stood the tree of life
High eminent, blooming, ambrosial fruit
Of vegetable gold; and next to life
Our death, the tree of knowledge, grew fast by;
Knowledge of good bought dear by knowing ill!
Southward through Eden went a river large,
Nor chang'd his course, but through the shaggy hill
Pass'd underneath ingulf'd; for God had thrown
That mountain, as his garden mold, high rais'd
Upon the rapid current, which through veins
Of porous earth with kindly thirst up drawn,
Rose a fresh fountain, and with many a rill
Water'd the garden; thence united fell
Down the steep glade; and met the nether flood,
Which from his darksome passage now appears:
And now divided into four main streams,
Runs diverse, wand'ring many a famous realm
And country, whereof here needs no account;
But rather to tell how (if art could tell
How) from that saphir fount the crisped brooks
Rolling on oriental pearl, and sands of gold,

With mazy error under pendent shades
Ran nectar, visiting each plant, and fed
Flow'rs worthy of Paradise, which not nice art
In beds and curious knots, but nature boon
Pour'd forth profuse on hill, and dale, and plain,
Both where the morning sun first warmly smote
The open field, and where the unpierc'd shade
Imbrown'd the noon-tide bow'rs. Thus was this place
A happy rural seat, of various view:
Groves, whose rich trees wept odorous gums, and balm;
Others, whose fruit, burnish'd with golden rind,
Hung amiable; Hesperian fables true,
If true, here only, and of delicious taste!
Betwixt them lawns, or level-downs, and flocks
Grazing the tender herb, were interpos'd;
Or palmy hillock, or the flow'ry lap,
Of some irriguous valley, spread her store;
Flow'rs of all hew, and without thorn the rose:
Another side, umbrageous grots, and caves
Of cool recess, o'er which the mantling vine
Lays forth her purple grape, and gently creeps
Luxuriant. Mean while murm'ring waters fall
Down the slope hills, dispers'd, or in a lake
That to the fringed bank, with myrtle crown'd,
Her crystal mirror holds, unite their streams.
The birds their choir apply: airs, vernal airs,
Breathing the smell of field and grove, attune
The trembling leaves, while universal Pan
Knit with the Graces, and the Hours in dance,
Led on th' eternal Spring.....

Voici la traduction française de cet agréable morceau, pour ceux qui n'entendent pas l'anglais.

« Le jardin d'Eden étoit placé au milieu d'une plaine « délicieuse, couverte de verdure, qui s'étendoit sur le « sommet d'une haute montagne, et formoit, en la cou- « ronnant, un rempart inaccessible. Tous les côtés de la « montagne, escarpés et déserts, étoient hérissés de buis- « sons épais et sauvages qui en défendoient l'abord. Au « milieu de ces buissons s'élevoient majestueusement, à « une prodigieuse hauteur, des cedres, des pins, des sa- « pins, des palmiers, qui étendoient leurs branches, et, « en s'embrassant, offroient la décoration d'une scene « champêtre. En élevant par degrés cimes sur cimes, om- « brages sur ombrages, ils formoient un amphithéâtre « dont les yeux étoient enchantés. Les arbres les plus « élevés portoient leurs têtes jusqu'à la verte palissade, « qui, comme un mur, environnoit le paradis. Du centre « de ce beau séjour, qui dominoit tout le reste, notre « premier pere pouvoit librement promener sa vue sur « son empire, et en considérer les contrées voisines. Au- « dessus de la palissade, et dans l'enceinte du paradis, « régnoient tout alentour des arbres superbes, chargés « des plus beaux fruits et de fleurs émaillées des plus bril- « lantes couleurs.

« Au milieu de ce charmant paysage, un jardin encore « plus délicieux avoit eu Dieu lui-même pour ordonna- « teur. Il avoit fait sortir de ce fertile sein tous les arbres « les plus propres à charmer les yeux, à flatter l'odorat « et le goût. Au milieu d'eux s'élevoit l'arbre de vie, d'où « découloit l'ambrosie d'un or liquide. Non loin étoit « l'arbre de la science du bien et du mal, qui nous coûte « si cher; arbre fatal dont le germe a produit la mort!

« Dans ce jardin couloit vers le midi une large riviere, « dont le cours ne changeoit point, mais qui disparoissoit « sous la montagne du paradis, dont la masse le couvroit « entièrement : le Seigneur ayant posé cette montagne, « qui servoit de fondement à son jardin, sur cette onde « rapide, qui, doucement attirée par la terre altérée et « poreuse, montoit dans ses veines jusqu'au sommet, « d'où elle sortoit en claire fontaine, et se partageoit en « plusieurs ruisseaux, qui, après avoir arrosé tout le jar- « din, se réunissoient pour se précipiter du haut de cette « montagne escarpée, et après avoir formé une superbe « cascade, se divisoient en quatre principales rivieres, et « traversoient différents empires.

« Que n'est-il possible à l'art de décrire cette fontaine « de saphir, dont les ruisseaux argentins et tortueux, « roulant sur des perles orientales et sur des sables d'or, « formoient des labyrinthes infinis sous les ombrages qui « les couvroient, en versant le nectar sur toutes les plan- « tes, et nourrissant des fleurs dignes du paradis ! Elles « n'étoient point rangées en compartiments symmétri- « ques, ni en bouquets façonnés par l'art. La nature « bienfaisante les avoit répandus avec profusion sur les « collines, dans les vallons, dans les plaines découvertes « qu'échauffoient doucement les rayons du soleil, et dans « ces berceaux où des ombrages épais conservoient pen- « dant l'ardeur du jour une agréable fraîcheur.

« Cette heureuse et champêtre habitation charmoit les « yeux par sa variété : la nature, encore dans son en- « fance, et méprisant l'art et les regles, y déployoit toutes

« ses graces et toute sa liberté. On y voyoit des champs « et des tapis verds admirablement nuancés, et environ- « nés de riches bocages remplis d'arbres de la plus grande « beauté : des uns couloient les baumes précieux, la myrrhe « et les gommes odoriférantes ; aux autres étoient suspen- « dus des fruits brillants et dorés, qui charmoient l'œil et « le goût. Tout ce que la fable attribue de merveilleux aux « vergers des Hespérides s'offroit réellement dans l'admi- « rable jardin d'Eden. Entre ces arbres paroissoient des « tapis de verdure : sur les penchants des vallons et des « petites collines on voyoit des troupeaux qui paissoient « l'herbe tendre. Ici, les palmiers couvroient de jolis mon- « ticules ; là, des ruisseaux serpentoient dans le sein d'un « vallon couvert de fleurs et de roses sans épines. D'un « autre côté paroissoient des grottes impénétrables aux « rayons du soleil, et des cavernes où régnoit une fraî- « cheur délicieuse. Elles étoient couvertes de vignes, « qui, étendant de tous côtés leurs branches flexibles, « offroient en abondance des grappes de pourpre. Les « ruisseaux, coulant avec un doux murmure, formoient « d'agréables cascades le long des collines, et se disper- « soient ensuite, ou se réunissoient dans un beau lac, qui « présentoit son miroir de crystal à ses rivages émaillés de « fleurs et couronnés de myrtes. Les oiseaux formoient « un chœur mélodieux, et les zéphyrs, portant avec eux « les odeurs suaves des vallons et des bocages, murmu- « roient entre les feuilles légèrement agitées, tandis que « Pan, dansant avec les Graces et les Heures, menoit à « sa suite un printemps éternel. »

Page 27, vers 1.

Tel est Bleinheim, Bleinheim la gloire de ses maîtres.

Bleinheim est un château orné de superbes jardins, et situé à quelques milles de Londres. Ce château a été construit en vertu d'un arrêté du parlement pour être offert au duc de Marlborough, en récompense de ses brillants services. Voici la description que fait de Bleinheim Tikell, poëte anglais, dans son ode sur la paix.

From fields of death to Woodstock's peaceful glooms,
(The poet's haunt) Britannia's hero comes;
Begin, my Muse, and softly touch the string:
Here Henry lov'd; and Chaucer learn'd to sing.
Hail, fabled grotto! hail, Elysian soil!
Thou fairest spot of fair Britannia's isle!
Where kings of old, conceal'd, forgot the throne,
And beauty was content to shine unknown;
Where love and war by turns pavilions rear,
And Henry's bow'rs near Bleinheim's dome appear;
The weary'd champion lull in soft alcoves,
The noblest, boast of thy romantik groves.
Oft, is the Muse presage, shall he be seen
By Rosamonda fleeting o'er the green,
In dreams be hail'd by heroes' mighty shades,
And hear old Chaucer warble through the glades,
O'er the fam'd echoing vaults his name shall bound,
And hill to hill reflect the favourite sound.

Page 27, vers 10.

Je songe, ô Rosamonde, à ta touchante histoire.

Rosamonde, fille du baron Walter de Clifford, a été

la premiere maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre, et une des plus belles femmes du royaume. Elle habitoit le palais du roi à Woodstock, où a été bâti le château de Bleinheim; elle quitta ce lieu pour aller s'enfermer dans un couvent, où elle mourut pénitente. Addisson a fait de Rosamonde le sujet d'un de ses drames.

Page 29, vers 15.

Ah, pour comble d'honneur, puisse un Spencer nouveau...

Spencer, nom de famille du duc de Marlborough.

Page 30, vers 23.

Adieu, Bleinheim, Chambord à son tour me rappelle.

Chambord est un château situé près de Blois, qui a été construit pour le maréchal de Saxe.

NOTES

DU

SECOND CHANT.

Page 37, vers 5.

Il est des temps affreux où des champs de leurs peres
Des proscrits sont jetés aux terres étrangeres.

M. Thomas Weld Esquire a fourni un établissement aux religieux de la Trappe, sur ses terres à Lulworth, près Wareham.

Bar, dans sa description des ordres religieux, etc., donne sur les peres de la Trappe les détails suivants :

L'abbaye de la Trappe a été fondée en 1140, par Rotrou, comte du Perche. Elle fut long-temps célebre par l'éminente vertu de ses abbés et de ses religieux ; mais elle eut enfin le sort de plusieurs autres maisons de cet ordre, où les religieux, dégénérant de la vertu de leurs peres, abandonnerent les observances régulieres. Cette abbaye ayant été saccagée plusieurs fois pendant les guerres survenues en France, les religieux, réduits à manquer de tout, se soutinrent pendant quelque temps ; mais ils furent enfin

contraints de se séparer, et ne revinrent dans leur maison que lorsque les troubles furent finis. Ils étoient alors bien différents de ce qu'ils avoient été, par la corruption qu'ils avoient contractée dans le monde. Depuis cette époque le déréglement fit de si grands progrès dans cette abbaye, que les religieux devinrent le scandale du pays, vivoient dispersés çà et là, et ne se rassembloient que pour faire des parties de chasse et de divertissement. Tel étoit l'état des choses quand Armand-Jean le Bouthilier de Rancé, qui en étoit abbé, conçut le dessein de les réformer, et de rétablir parmi eux la discipline monastique autant que le malheur des temps pouvoit le permettre. Peu-à-peu on vit renaître dans cette maison les pratiques les plus austeres, et ceux qui avoient embrassé la réforme s'efforcer de tendre à la plus haute perfection; leur vie étoit partagée entre la lecture, le travail, et la priere. A l'heure du travail chacun quittoit sa coule, et, retroussant l'habit de dessous, suivoit la tâche qui lui étoit assignée; car il ne leur étoit pas libre de choisir ce qui convenoit le plus à leur inclination.

Page 53, vers 24.

Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célebre par plus d'un genre de courage, et connu si avantageusement et comme militaire et comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien est très connu et très intéressant. Je

n'ai fait que changer le lieu de la scene, que j'ai placée au jardin royal des plantes. J'aurois voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçoit en embrassant l'arbre qu'il reconnut, et qui lui rappeloit sa patrie. *C'est O-Taïti*, disoit-il; et en regardant les autres arbres, *Ce n'est pas O-Taïti*. Ainsi ces arbres et sa patrie s'identifioient dans son esprit. J'ai cru que ce trait si touchant et si nouveau pourroit fournir un épisode heureux.

Page 53, vers 26.

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

On a remarqué, dans tous les peuples où la société a fait peu de progrès, une certaine innocence dans les mœurs, très différente de la réserve et de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civilisées. Dans l'isle d'O-Taïti, dans la plupart des autres isles de la mer du Sud, à Madagascar, etc., les femmes mariées croient se devoir exclusivement à leurs maris, et manquent rarement à la fidélité conjugale : mais les filles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte; elles ne s'assujettissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manieres, à ce que nous regardons comme des devoirs pour leur sexe. Mais chez elles c'est simplicité, et non corruption : elles ne méprisent point les regles de la décence; elles les ignorent. Dans ce pays la nature est grossiere; mais elle n'y est pas dépravée : voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.

Page 58, vers 24.

Que votre art les promette, et que l'œil les espere:
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.

Ce dernier hémistiche se trouve dans une épître charmante de M. de Saint-Lambert; c'est par réminiscence qu'il s'est glissé dans mon ouvrage.

Page 61, vers 2.

Au parc de Kensington les fiers enfants de Londre.

Kensington est un château de la couronne, à une demi-lieue de Londres, mais que le roi régnant n'a jamais habité. Les jardins sont très étendus et d'une grande beauté; ils sont contigus à Hyde-Parck, grande promenade de Londres.

NOTES

DU

TROISIEME CHANT.

Page 69, vers 3.

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur.

HARLEM est une ville de Hollande où se fait un grand commerce de fleurs. On sait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté et des jouissances exclusives.

Page 71, vers 2.

Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

En général on ne peut bien imiter les rochers, pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter des hardiesses que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie et de l'opulence. C'est

ainsi que s'est formé, d'après les dessins de M. Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination, qui le fait voir d'avance coiffé de beaux arbres, et orné de ce que le temps seul peut lui donner de vraisemblance et de beauté.

Page 71, vers 6.

Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whately, je te suis; viens, j'y monte avec toi.

Midleton et *Dovedale*, vallons dans le Desbyshire, renommés par les formes pittoresques de leur chaîne de rochers, décrits par M. Whately, fameux dessinateur de jardins anglais, dont j'ai, ainsi que M. Morel, dans son charmant traité des Jardins, emprunté quelques traits, tel que celui de la cabane et du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une maniere qui m'appartînt les sensations que font naître ces aspects effrayants.

Page 81, vers 1.

Délicieux Oatlands, ta plus riche parure, etc.

Oatlands, château dans les environs de Richmond, et résidence de LL. AA. les duc et duchesse d'Yorck.

Page 86, vers 21.

Tel j'ai vu ce Twicknham dont Pope est créateur.

Twicknham, village situé à trois lieues de Londres, et

sur les bords de la Tamise : on y voit encore la maison et le jardin qui avoient appartenu à Pope, et qu'il avoit achetés avec le produit de sa traduction d'Homere. Cette propriété, illustrée par Pope, étoit passée au lord Clair, trop connu par ses exactions dans les Indes et par sa fin déplorable.

NOTES

DU

QUATRIEME CHANT.

Page 94, vers 15.

Imitez le Poussin : aux fêtes bocageres
Il nous peint les bergers et les jeunes bergeres.

Ce fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de paysages. Si l'on ne savoit d'ailleurs combien l'imagination de Poussin s'étoit nourrie des ouvrages des grands poëtes anciens, ce tableau suffiroit pour le prouver. Presque toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractere : par-tout, au milieu des fêtes et des plaisirs, il montre la mort dans le lointain : « Hâtez-vous, « dit-il, qui sait si nous vivrons demain ? Nous mourrons; « il faudra quitter cette belle maison, cette femme charmante ; et, de tous ces arbres que vous cultivez, le seul « cyprès suivra son maître, hélas ! trop peu durable. »

C'est cette même philosophie, puisée dans les poëtes anciens, qui dictoit à Chaulieu ces vers pleins d'une si douce mélancolie :

Muses qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations moitié voluptueuses, moitié tristes, agitant l'ame en sens contraire, font toujours une impression profonde; et c'est ce qui m'a engagé à jeter au milieu des scenes riantes des jardins la vue mélancolique des urnes et des tombeaux consacrés à l'amitié ou à la vertu.

Page 95, vers 22.

Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misere esperent le trépas.

Dans ces vers, consacrés aux humbles sépultures des habitants de la campagne, j'ai imité quelques vers du cimetiere de Gray.

Page 97, vers 19.

Dans Stow, je l'avouerai, l'art plus judicieux, etc.

Stow, château et jardins situés dans le comté de Buckingham. Le propriétaire actuel est lord *Temple*. C'est le jardin de Stow qui a fourni le premier modele des jardins dits *anglais*.

Page 102, vers 26.

Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix.

Kiow, résidence royale, à deux lieues de Londres; on en admire le jardin botanique, où se trouvent les plantes les plus rares des deux hémispheres.

Page 107, vers 25.

Mais loin ces monuments dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte.

M. de Chabanon, dans une épître fort agréable, écrite en faveur des jardins du genre régulier, a remarqué avant moi, que les vieux monuments réveilloient des souvenirs; avantage que n'ont pas les ruines factices. Cette idée se trouve dans d'autres ouvrages, et particulièrement dans celui de M. Whately : et d'ailleurs, elle est si naturelle, qu'elle étoit facile à trouver. Peut-être n'étoit-il pas aussi aisé de la bien rendre, sur-tout après M. de Chabanon; mais si je me suis rencontré avec lui, ce que j'ai tâché d'éviter, je répete que ses vers ont été faits avant les miens.

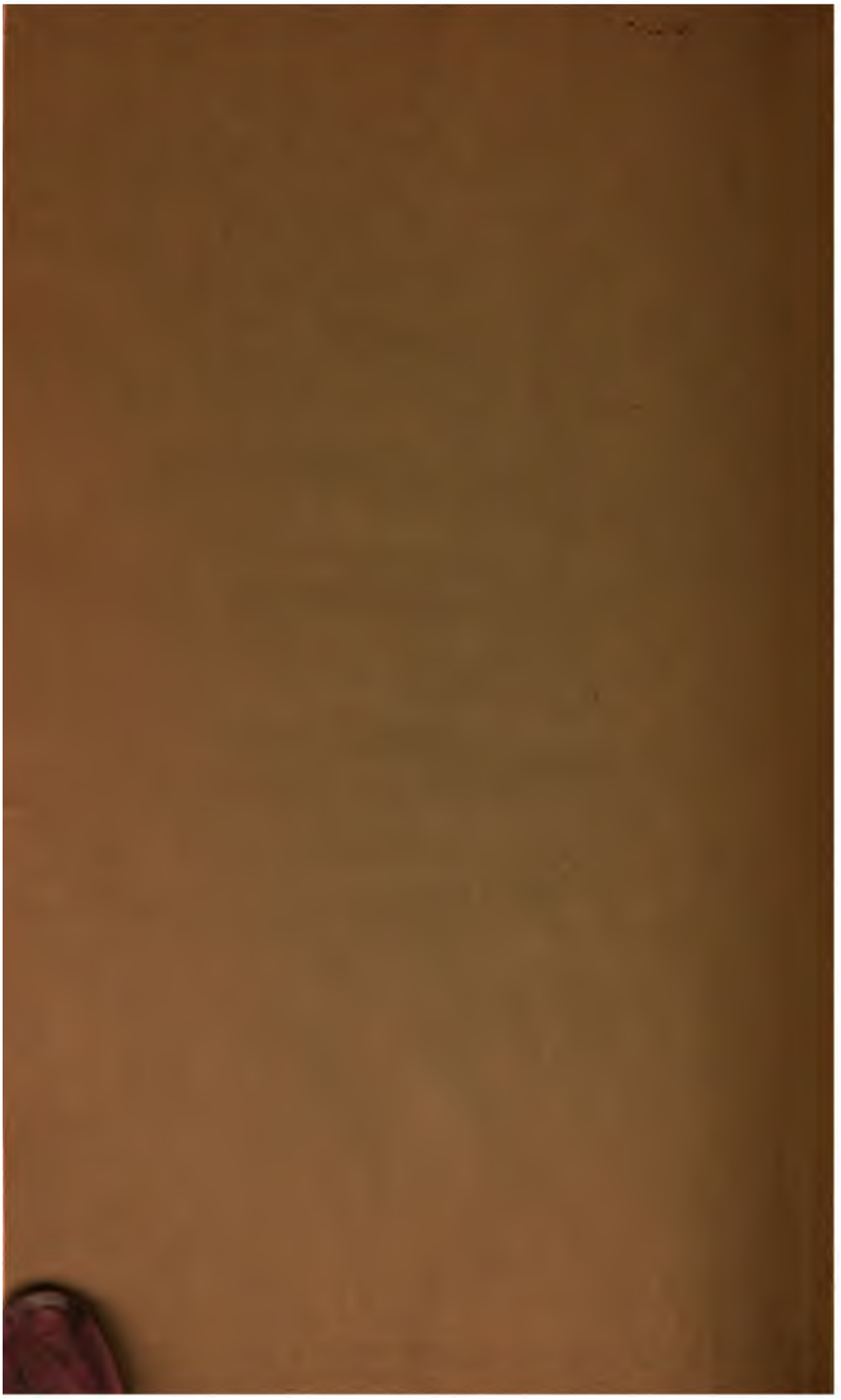
Page 112, vers 6.

Toi, sur-tout, brave Cook, etc.

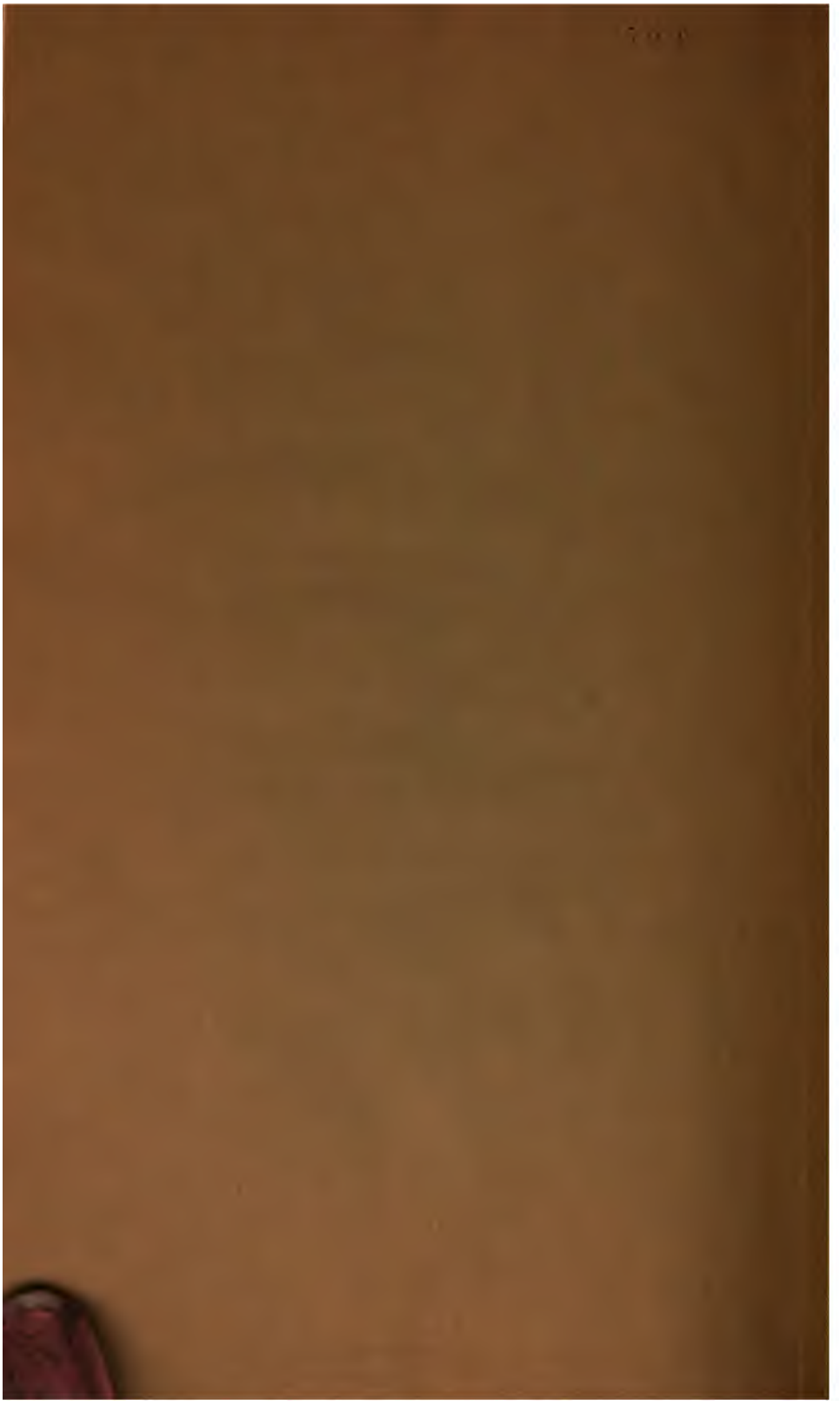
Tout le monde connoît les voyages instructifs et cou-

rageux du célebre et malheureux Cook, et l'ordre que fit donner Louis XVI de respecter son vaisseau sur toutes les mers; ordre qui fait un égal honneur aux sciences, à cet illustre voyageur, et au roi dont il devenoit, pour ainsi dire, le sujet par ce genre nouveau de bienfaisance et de protection.

FIN.



APR 23 1936



APR 23 1936